

6

LA VEUVE DU MALABAR

OPÉRA-BOUFFE EN TROIS ACTES

PAR

ALFRED DELACOUR & HECTOR CRÉMIEUX

MUSIQUE DE HERVÉ



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés



PERSONNAGES

BOULBOUM.	MM. DUFOIS.
LE NABAB KÉRI-KALÉ	BARTHELEMY.
ZIZIBAR.	LÉONCE.
LE MAHARADJAH.	CHRISTIAN.
BITOBY	DANIEL BAC.
BAKARI.	MUSSAY.
MACASSAR.	COSTE.
LE BRAHMANE	BORDIER.
UN MARI.	THÉODORE.
TATA-LILI.	M ^{me} SCHNEIDER.
COCORILLA	M. HEILBRON.
DJELMI	J. GRANDVILLE.
NINIKÀ	L. BARON.
ZOLOÉ.	E. GILBERT.
IKITA	BL. MARY.
TAMARIS	E. LAVIGNE.
LINDA.	J. EYRE.
AISSÉ.	MILIA.
IROÉ	JULIA.
BENGALI	DEBRYAT.
ZIZI.	MADELINE.
MIRRA.	MARY.
UNE FEMME	C. MAONE.

LA

VEUVE DU MALABAR

ACTE PREMIER

LE BAZAR DE BOULBOUM

Dans la ville de Travaucore au Malabar. — Le bazar est au fond. — La scène figure une sorte d'arrière-boutique ou de salon très-riche entouré de divans. A gauche, les appartements de Boulboun. A droite, la chambre nuptiale, au premier plan ; — au deuxième plan, porte de sortie.

SCÈNE PREMIÈRE

SERVITEURS, NINIKA, ZOLOÉ, DJELMI;

puis ZIZIBAR. Au lever du rideau, l'habitation a un air de fête.

— Le travail est suspendu. — Les uns tiennent des tambourins, d'autres des cymbales. — NINIKA, venant de la droite. — ZOLOÉ, de la gauche, DJELMI, du fond.

INTRODUCTION

CHOEUR.

Bim ! him ! boum ! boum !

Pour notre seigneur Boulboun !

Gloire à Brahma !

Le beau jour que voilà !

ZOLOÉ. *

Que nos chants d'allégresse
Remplissent ce séjour.

*

NINIKA.

Par la joie et l'ivresse,
Amis, fêtons cet heureux jour.

DJELMI.

Que le travail s'arrête ;
L'épouse va venir,
Chacun de nous s'apprête
A la bien accueillir.

CHOEUR.

Bim ! bim ! boum ! boum !
Pour notre seigneur Boulboun
Gloire à Brahma !
Le beau jour que voilà !

ZIZIBAR, entrant du fond **.

Excellents serviteurs d'un plus excellent maître,
Notre seigneur Boulboun se marie aujourd'hui,
J'aime vos chants joyeux ; — car, dans huit jours peut-être,
On chantera pour moi comme on chante pour lui.

NINIKA, DJELMI, ZOLOÉ.

Eh ! quoi, maître Zizibar,
Vous allez aussi prendre femme ?

ZIZIBAR.

J'en ai l'espoir, et sur mon âme,
C'est bien le plus gentil minois du Malabar,
Le plus gentil, entendez ça,
Car elle a nom Cocorilla.

ROMANCE.

ZIZIBAR.

On la dit fort belle
Celle
Que mon maître épouse là.

* Zoloé, Djelmi, Ninika.

** Zoloé, Djelmi, Zizibar, Ninika.

C'est une héritière

Fière ;

La mienne est moins que cela,

Car

Elle est simple couturière,

Ma Cocorilla !

De la mer Arabique en allant jusqu'au Gange,

Et du cap Comorin jusqu'à Tchandrighiri,

Les chrétiens vainement chercheraient plus bel ange,

Et les mahométans plus céleste houri !

On la dit fort belle

Celle, etc.

RÉCITATIF.

Mais pourquoi dans ce rêve égarer ma pensée ?

Il ne s'agit pas de ma fiancée.

Pour celle de Boulboun conservez votre entrain ,

Et, sur la route, allons guetter son palanquin.

CHOEUR.

Allons guetter son palanquin.

ZIZIBAR, à Ninika, Djelmi et Zoloé.

Pendant ce temps, ô jeunes filles,

Préparez tout, parfums, cassolettes, pastilles,

Et les étoffes que viendra

Vous apporter Cocorilla.

REPRISE DU CHOEUR.

Gloire à Brahma !

Le beau jour que voilà !

Que nos chants d'allégresse,

Remplissent ce séjour, etc.

Tous sortent, excepté Ninika, Djelmi et Zoloé.

FIN DE L'INTRODUCTION

SCÈNE II

NINIKÀ, DJELMI passe à droite, ZOLOÉ remonte au fond. *

NINIKÀ, au milieu.

Ah ! mes sœurs, nous allons avoir une journée un peu rude... moi, je suis préposée aux parfums... et brûler des parfums dans une cassolette, voilà une besogne fatigante !

DJELMI, tenant un voile.

Et la mienne donc ! je suis chargée de tenir le voile de la mariée... les bras tendus, comme cela... tout le temps.

ZOLOÉ, qui est allée chercher un éventail au fond, à gauche. **

Et moi !.. J'ai pour mission de chasser les mouches qui pourraient la gêner pendant la cérémonie.

DJELMI, à Zoloé.

C'est grave... Tu comprends que si tu en laisses passer une...

ZOLOÉ.

Ah ! avant d'arriver à ma maîtresse, il faudrait qu'elle me passât sur le corps.

NINIKÀ, à gauche, préparant un brûle-parfum.

On la dit bien belle, la fiancée du seigneur Boulboun ?...

ZOLOÉ.

Belle autant que riche !.. c'est la fille d'un gros négociant de Lahore.

NINIKÀ.

Oui, du seigneur Ayouyou, avec qui notre maître fait un grand commerce de dents d'éléphants.

* Zoloé, Ninika, Djelmi.

** Ninika, Zoloé, Djelmi.

DJELMI.

Oh ! les dents d'éléphants !.. voilà un bon négoce...

ZOLOÉ.

D'où vient donc que l'on en vend tant ?

NINIKA.

Il paraît que les Européens en font une quantité de choses curieuses....

DJELMI.

Oui... des éventails, des petits couteaux, des dominos...

NINIKA.

Et des dents pour les femmes qui n'en ont plus.

ZOLOÉ.

Vraiment ? on leur remet des... et ça tient ?

NINIKA.

On me l'a affirmé.

ZOLOÉ.

Quelle drôle d'idée !

DJELMI.

Pourquoi ?..

ZOLOÉ.

Parce qu'il serait plus simple, il me semble, de changer de femme, que de changer les dents de sa femme.

NINIKA.

Que veux-tu ?.. chaque peuple a ses usages.

DJELMI.

Le voile est préparé.

Elle le porte dans la chambre, premier plan à droite.

NINIKA.

Les cassolettes sont pleines.

ZOLOÉ.

Le moustiquaire est en état.

Elle le porte au fond à droite.

ENSEMBLE.

Ouf !

NINIKA.

Heureusement que notre maître ne se marie pas tous les jours !

DJELMI.

Ah ! voici Cocorilla... avec la toilette de la mariée.

SCÈNE III

LES MÉMES, COCORILLA, suivie d'un petit bonhomme qui porte les cartons. *

AIR

COCORILLA.

Je suis ! je suis ! Cocorilla !

Qui donc m'appelle ? me voilà.

Est-ce une femme

Qui me réclame ?

Est-ce une femme ?

Est-ce un époux ?

Parlez, parlez, je suis à vous,

Vous servir est plaisir bien doux,

Parlez, parlez, je suis à vous,

Voilà, voilà

Cocorilla.

J'ai les modes françaises,

J'ai les modes anglaises,

Oui, j'en ai pour tous les goûts.

C'est, dit le philosophe,

Dans les plis d'une étoffe

Que l'on trouve un époux !

A mon temple, on se presse,

D'amour et de jeunesse

Je suis la Dêité !

* Niniika, Cocorilla, Djelmi, Zoloé.

Brahma donne la vie,
Mais moi, je le défie,
Je donne la beauté.

Je suis (*bis*) Cocorilla, etc.

NINIKÀ.

Oh ! Cocorilla... montre-nous toutes ces belles choses.

Allant au petit bonhomme qui porte les cartons.

DJELMI, même mouvement.

Les madras.

ZOLOË, même mouvement.

Les cachemires.

COCORILLA.

Un instant... un instant... il faut d'abord que je les présente à la fiancée du seigneur Boulboun.

NINIKÀ.

Elle n'est pas encore arrivée.

COCORILLA.

Ah ! tant mieux !.. je craignais d'être en retard... Figurez-vous que je viens de chez le docteur Majumbo.

DJELMI.

Le grand médecin du Malabar.

ZOLOË.

Tu es donc malade ?

COCORILLA.

Moi, malade ?... Est-ce que j'en ai l'air ? je n'ai jamais été mieux portante ni plus gaie...

NINIKÀ.

Eh bien ! alors ? pourquoi...

COCORILLA.

Vous allez le comprendre... Vous savez que maître Zizibar veut m'épouser.

DJELMI.

En effet.

ZOLOÉ.

Il nous le disait à l'instant.

COCORILLA.

Eh bien ! suivez-moi... Chez les Européens, mes amies, le mariage est une affaire sans importance... votre mari est laid, vieux, infirme même ; s'il vous convient de l'épouser vous, l'épousez... et voilà tout... ce n'est jamais qu'une première manche.

TOUTES.

Comment ?

COCORILLA.

Puisque le jour où il s'en va... vous êtes libre...

TOUTES.

Libre.

COCORILLA.

Oui, d'en prendre un autre.

ZOLOÉ.

Est-ce possible ?

COCORILLA.

C'est comme je vous le dis... un autre, jeune, bien portant... qui vous dédommage.

NINIKÀ.

Ah ! bien, merci... c'est commode.

COCORILLA.

Mais ici, au Malabar... vous le savez, il n'y a pas de dédommagement.

DJELMI.

Non !.. Le jour où votre mari part...

ZOLOÉ.

Il faut partir... avec lui.

COCORILLA.

Et monter sur le bûcher pour aller le rejoindre.

NINIKÀ.

Sans doute... N'est-ce pas une consolation qu'il emporte en s'en allant ?..

COCORILLA.

Oui... mais ça peut ne pas en être une pour sa femme... elle n'y va pas toujours gaîment, sa femme... on a beau aimer un homme, n'est-ce pas ? on s'aime bien aussi... alors, moi... j'ai eu une idée. Je suis allée consulter le docteur Majumbo... pour savoir si Zizibar m'offrait des garanties de durée.

DJELMI.

Pas bête, cela !..

ZOLOÉ.

Et que t'a répondu le docteur ?

COCORILLA.

Il m'a répondu qu'il ne pouvait rien me répondre sans avoir examiné le sujet en détail.

NINIKÀ.

Et alors ?

COCORILLA.

Alors, rien de fait jusqu'à ce qu'il ait donné à mon bien-aimé un certificat d'aptitude.

LES TROIS FEMMES, rient.

Bonne idée, tout de même !..

NINIKÀ, remontant.

Tiens, le voici précisément qui revient, ton sujet.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ZIZIBAR. *

ZIZIBAR.

Rien encore sur la route... Ah ! Cocorilla, vous voilà ! ô mon étoile polaire ! âme de mon âme ! œil de mon œil ! moëlle de mes os ! tissu de ma chair !

* Cocorilla, Zizibar, Ninika, Djelmi, Zoloé.

COCORILLA.

Qu'il est poétique... quel dommage... si le docteur allait....

ZIZIBAR.

Voyez, tout s'apprête ici pour le bonheur d'un autre... à quand notre tour ?

LES TROIS FEMMES, riant sous cape.

Ah ! voilà !..

ZIZIBAR.

Qu'est-ce qu'elles ont donc à rire, ces petites demoiselles ?

COCORILLA.

Monsieur Zizibar, certainement votre recherche me flatte.

ZIZIBAR.

Eh bien ! alors... (Les trois femmes continuent à rire.) mais qu'est-ce qu'elles ont donc à rire, ces petites poules d'Inde ?

COCORILLA.

Mais vous êtes un peu trop pressé d'annoncer... vous comprenez que les convenances... ma famille...

ZIZIBAR.

Votre famille ? Il vous en est donc arrivé depuis ce matin ? vous êtes orpheline.

COCORILLA.

Non... j'ai un parent éloigné qui m'a servi de père... le docteur Majumbo.

ZIZIBAR.

Eh bien ! après ?..

COCORILLA.

Non... pas après... avant, avant tout, il faut que vous le voyiez... je lui ai promis votre visite... et c'est de lui que vous devez tenir le consentement.

ZIZIBAR.

J'y vais, chez le docteur...

COCORILLA.

• Attendez... ses consultations ont lieu de trois à cinq... Tenez, il m'a remis un numéro pour vous, trois cent-soixante-quinze... il a beaucoup de clients.

ZIZIBAR.

N° trois cent-soixante-quinze? ses consultations! Ah! ça, mais je ne suis pas malade, moi...

COCORILLA.

On ne sait pas...

ZIZIBAR.

Comment, on ne sait pas?..

NINIKÀ, allant à Zizibar.

J'ai vu, comme cela, un fakir, qui avait passé trente ans de sa vie, une jambe en l'air et le doigt dans le nez, à regarder le soleil.

DJELMI, passant à gauche près de Zizibar.

Il ne se croyait pas malade, n'est-ce pas?

ZOLOÉ, passant à Zizibar.

Eh bien! il est mort tout d'un coup dans la journée...

COCORILLA.

Allons, allons, allez vite consulter le docteur Majumbo.

ZIZIBAR.

Si j'y comprends quelque chose.

QUINTETTE

LES QUATRE FEMMES

Vite, allez chez Majumbo!

Prenez votre numéro,

Il faut aller subito,

Chez le docteur Majumbo!

ZIZIBAR.

Prenons notre numéro,

Et courons chez Majumbo;

Brahma m'étrangle aussitôt,

Si j'y comprends un seul mot.

COCORILLA, passant à Zizibar. *
 Pensez au pauvre fakir,
 Qui ne croyait pas mourir,
 Et que la mort vint saisir
 Au milieu de son plaisir.

LES TROIS.
 Allez! allez! presto,
 Allez subito
 Chez le docteur Majumbo;
 Prenez le trot
 Et, s'il le faut,
 Le galop.

LES QUATRE FEMMES.
 Prenez votre numéro,
 Vite, allez chez Majumbo,
 Il faut aller au plus tôt,
 Chez le docteur Majumbo.

ZIZIBAR.
 Prenons notre numéro,
 Et courons chez Majumbo,
 Brahma m'étrangle aussitôt,
 Si j'y comprends un seul mot.

LES FEMMES, riant.
 Oh! oh! oh! oh!

Zizibar sort au milieu des rires des trois jeunes filles, par la deuxième porte à droite.

COCORILLA **.
 Ah! regardez-le donc!

ZOLOÉ.
 Comme il court!

A-t-il peur!

DJELMI.
 Pauvre garçon! ah! mesdemoiselles, le seigneur Boul-
 boum.

Elles sortent, Djelmi et Ninika par la porte du fond, Cocorilla et Zoloé
 par la droite, deuxième plan.

* Djelmi, Cocorilla, Zizibar, Zoloé, Ninika.

** Djelmi, Ninika, Cocorilla, Zoloé.

SCÈNE V

BOULBOUM, seul.

Boulboun sort de chez lui en magnifique costume indien. Il est précédé de serviteurs.

RÉCITATIF.

BOULBOUM.

C'est bien ! je suis content de vos soins, vil troupeau !

Les serviteurs se retirent au fond.

Si ma figure

Et ma tournure

Ne plaisent point à ma future,

Tant pis pour elle ! moi, je me trouve très-beau !

RONDEAU.

Dans Paris, la grand' ville,
Vivait, rue Amelot,
Un jeune homme tranquille,
Qui s'appelait Boulot.

Employé, sans patente,
Pour vivre, il se faisait
Cinq pour cent sur la vente
De tout ce qu'il plaçait ;

Et son petit commerce
Avait de bons bilans,
Mais le hasard renverse
Parfois les meilleurs plans,

Une affaire de femme
(Hélas ! qui n'en a pas ?)
Vint changer son programme
Et détourner ses pas.

Pour fuir une bécasse,
 Boulot, un jour, fila
 Jusqu'au Havre de grâce...
 Là Boulot s'embarqua...

La brise qui soupire
 Causait avec le flot :
 « Où vas-tu, beau navire,
 « Toi, qui portes Boulot ?

Je vais, dit la corvette,
 Je vais au Malabar.
 Tiens, dit Boulot, pas bête,
 J'y veux faire un bazar...

O rives fortunées !
 Boulot y boulotta
 Si bien qu'en trois années

Montrant son bazar.

Il possédait tout ça.

Qui pourrait reconnaître,
 Montrant ses serviteurs.
 Au milieu de ce goud,
 Le commis sous le maître,
 Et Boulot sous Boulbourn ?

Boulot, c'est moi... on dirait cela à Moulinet, c'est un de mes amis de Paris, il ne le croirait pas... Voilà ce que c'est que le travail... quand on a le bon sens de lâcher les femmes... Et, dans une heure, le petit Boulot épouse la fille d'Ayouyou, le riche négociant de Lahore... Et voilà ce que c'est que le travail... quand on a le bon sens de lâcher les femmes... Mais, il me semble que ma fiancée se fait bien attendre... Deux heures... la chaleur est dans son plein... Elle va commencer sa lune de miel par un coup de soleil... Et puis, les brahmanes vont arriver avant elle pour la cérémonie. Elle est drôle ici, la cérémonie ! Trois coups sur le tam-tam sacré... C'est tout

ce qui lui faut à Brahma... A Paris, ça ne suffirait pas ; vous taperiez pendant trois jours sur un tam-tam... que personne ne vous donnerait sa fille ; c'est la différence des mœurs... Qu'est-ce ?.. que me veut-on ?..

SCÈNE VI

BOULBOUM, ZOLOÉ, puis **LE NABAB**, suivi de deux seigneurs. Il entre appuyé sur l'épaule d'un serviteur ; un autre serviteur marche près de lui ; le premier porte un chasse-mouches, le second une boîte de pastilles, un des seigneurs, son mouchoir, l'autre son flacon.

ZOLOÉ, entrant du fond. *

Maître, le nabab, Khéri-Kalé, ton opulent voisin, descend de son palanquin à la porte du bazar.

BOULBOUM.

Le nabab ?.. courons... Ah ! le voici.... salut au plus riche nabab de Travancore.

LE NABAB, entrant précédé d'hommes et de femmes qui restent au fond.
Bonjour ! bonjour ! c'est bien, allez.

Il fait signe aux hommes et aux femmes qui sont au fond de se retirer.

— La musique cesse. Zoloé sort par la gauche.

BOULBOUM. **

Que désire le plus riche Nabab de Travancore ?

LE NABAB, s'asseyant sur des coussins à gauche, entouré de ses deux seigneurs et de ses deux serviteurs. Pendant tout ce qui suit, il mange des pastilles et respire son flacon. Un serviteur l'évente.

LE NABAB.

Semer chez-vous quelques roupies.

BQULBOUM.

Mon bazar est clos... aujourd'hui, je ne suis pas négociant... je suis époux...

* Zoloé, le nabab, Boulbourn.

** Le nabab, Boulbourn.

LE NABAB.

Ah ! bah ! vous vous mariez, mon pauvre garçon.

BOULBOUM.

Dans une heure, et quand on m'a signalé votre palanquin, je croyais voir arriver celui de ma fiancée, la fille d'un négociant de Lahore... le seigneur Ayouyou.

LE NABAB.

Je le connais parfaitement... Ah ! vous épousez la fille d'Ayouyou... une Indienne ! Peuh !

BOULBOUM.

Ah ! vous n'aimez pas les Indiennes ?

LE NABAB.

Ah ! mon ami ! les Indiennes (Se levant. — Quand le Nabab se lève, les deux seigneurs et les deux serviteurs sortent par le fond.) petite musique ! elles ne peuvent pas piger avec vos compatriotes...

BOULBOUM.

Piger !.. Alors, vous aimez les femmes de France ?..

LE NABAB.

Celles de Paris, surtout... Oh ! ces Parisiennes !.. Quel chic !.. quel chien !..

BOULBOUM.

Quelle drôle de langue il a, cet Indien-là ! Oh ! il y a bien à en rabattre, allez, vous ne les avez vues qu'en photographie.

LE NABAB.

En photographie ? mais, mon cher, je suis un voyageur, moi... Je les connais toutes. Je suis un Indien du grand hôtel... Je reçois tous les trois mois le *Figaro*.

BOULBOUM.

Il doit vous donner des nouvelles bien fraîches.

LE NABAB.

Tu ne me connais pas... Ça ne te fait rien que je te tutoie ?..

BOULBOUM.

Comment donc ?.. Monsieur m'honore....

LE NABAB, riant.

Ah ! monsieur m'honore, je reconnais ce mot-là.. C'est d'une pièce du Palais-Royal, il y a bien longtemps, où Grassot disait toujours : (il prend la voix de Grassot.) Monsieur m'honore !.. Quel type que ce Grassot !... on ne l'a pas remplacé...

BOULBOUM.

Drôle d'Indien ! ah ! vous avez connu Grassot ?

LE NABAB.

Et bien d'autres plus récemment... Et des actrices, donc ! Tel que tu me vois, pendant l'exposition universelle, je ne sortais pas des Variétés... Par exemple, c'est un voyage qui m'a coûté cher, celui de 1867 ; j'y ai laissé ma dernière province !

BOULBOUM.

Comment, votre dernière province !...

LE NABAB.

Oui, vois-tu, ma bonne vieille... ça t'est égal, que je t'appelle ma bonne vieille ?

BOULBOUM.

C'est plus parisien....

LE NABAB.

Chaque fois que je reviens à sec de mes voyages à Paris, le maharadjah me donne une petite province à pressurer... Je la pressure... je retourne à Paris... je mange ma province avec ces demoiselles... Je reviens... il m'en donne une autre.... je repressure... et ainsi de suite... ça fait la navette. Oh ! les Parisiennes !... (il passe.) *

BOULBOUM.

Eh bien ! moi... ce sont les femmes qui m'ont fait fuir Paris...

* Boulbourn, le nabab.

LE NABAB.

Oh! mes enfants!..

BOULBOUM.

C'en est une du moins... Et, comme vous diriez, prince,
elle est bien bonne... allez, l'histoire.

LE NABAB.

Oh! dis-la-moi... j'adore les racontars de Paris.

BOULBOUM.

Soit. Puisqu'en 1867 vous alliez souvent aux Variétés,
vous connaissiez bien la rue Vivienne?

LE NABAB.

Si je connais la rue...

BOULBOUM.

Oui... au troisième magasin à droite... il y avait une
modiste.

LE NABAB.

Attends! attends!

BOULBOUM.

Permettez-moi de croire que vous ne la connaissez
pas...

LE NABAB.

Ça m'étonnerait... son nom?

BOULBOUM.

Anita... Anita... Tivoli.

LE NABAB.

Non! Elle n'a pas été dans un autre magasin?

BOULBOUM.

Non, elle n'a fait que celui-là. Eh bien! moi, je ne l'ai
que trop connue... Figurez-vous une femme admirable,
et un caractère!... un ange!..

LE NABAB.

Tais-toi, mon cœur!

BOULBOUM.

Mais voilà-t-il pas qu'un beau jour sans que je sache

pourquoi... c'était quelque temps avant la date fixée pour notre mariage....

LE NABAB.

Comment?... votre mariage?..

BOULBOUM.

Oui... j'avais promis l'anneau. Un jour donc, son caractère charmant se transforme soudain... de suave, elle devient acariâtre.

LE NABAB.

Sans crier... gare?..

BOULBOUM.

Elle criait, mais pas gare! Vous allez voir... Je m'occupais déjà de mon petit trousseau... j'avais acheté une paire de gants blancs en chevreau 5 f. 50 à la *Tour de Nesle*... Je les montre à Anita en disant : « Vois-tu ma Nounouche? » — je l'appelais ma Nounouche, — « ça sera pour aller devant monsieur le maire... Ils sont jolis, hein? — Jolis, fait Anita, c'est de l'agneau. — Voyons, Anita, il faudrait donc douter de la *Tour de Nesle*? — Je vous dis que vous vous croyez très-malin et que vous n'êtes qu'une bête! » Et là dessus! Elle m'envoie une gifle!.. Oh! mais une gifle!..

LE NABAB.

Gifflé par une femme... parfait, parfait!..

BOULBOUM.

Depuis ce moment... l'effusion n'y était plus... à la moindre contradiction, Anita levait la main; moi, je levais le coude... sîe!.. je n'étais plus en confiance... Enfin, un soir... c'était la veille de la cérémonie... elle me demande ce que nous ferons après le conjungo... Je lui dis : Bedame! nous irons avec les amis au bois de Boulogne, promener dans l'allée des acacias... acacias, fait la Nounouche... parlez donc français... on dit agacias!.. Ah! par exemple, que je riposte, ma Nounouche, celle-là est trop forte! Vous ne savez pas l'orthographe, ma bonne amie... Et je me baisse

pour prendre le dictionnaire... mais je n'avais pas levé le bras, que je rencontre la main de ma bien-aimée qui me complète la paire en me criant : agacias... imbécile, agacias ! et vous m'agacez...

LE NABAB, riant.

Elle est épatante !..

BOULBOUM.

Ah ! je me dis : c'est bien, puisque ça ne passe pas... c'est bien... Et le soir même, à minuit, je prends le train du Havre, j'arrive le matin... et à onze heures, au moment où la Nounouche m'attendait avec sa fleur d'oranger, pour la petite visite à monsieur le maire... une jolie brise sud sud-ouest me poussait vers les Grandes Indes.

LE NABAB.

Et la Nounouche ?

BOULBOUM.

Jesuppose qu'elle m'attend toujours avec sa fleur d'oranger... qui, depuis trois ans, doit commencer à se faner.

NABAB, riant aux éclats.

Eh bien ! mes enfants, c'est une des meilleures que j'aie entendues de ma vie.

BOULBOUM.

N'est-ce pas ! mes enfants... Et voilà comment, dans une heure... j'épouse mademoiselle Ayouyou.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DJELMI.

DJELMI, venant du fond.

Maître ! la fille des Brahmines vient avec des bayadères, féliciter le seigneur Boulboun à l'occasion de son mariage.

LE NABAB.

Des Indiennes, pouah !.. Je me retire, mais, si vous le permettez, je reviendrai assister à la cérémonie.

BOULBOUM, le reconduisant.

Comment donc, mais monsieur...

LE NABAB.

Je sais. (Avec la voix de Grassot.) Monsieur m'honore.

Il sort.

BOULBOUM.

Ma fiancée qui n'est pas encore là... et déjà les bayadères qui viennent avec la fille des Brahmines... En France, ce sont les dames de la halle qui viendraient me complimenter... mais, au costumé près, c'est la même chose... c'est toujours une pièce de cinquante francs que ça va me coûter... Introduisez la fille des Brahmines, je vais chercher les cinquante francs.

Il sort à gauche.

SCÈNE VIII

BOULBOUM, LES BAYADÈRES;
(IKITA, TAMARIS, AISSÉ, LINDA, IROÉ, BENGALI,
ZIZI, MIRRA.)

Elles entrent portant chacune une corbeille de fleurs et précédées de fakirs, de bourgeois; autres bayadères suivantes et bourgeoises. Puis TATA-LILI précédée de serviteurs, fakirs et suivantes.

CHOEUR

Chanté par les huit bayadères. Elles dansent en chantant.

Ainsi que vient frapper l'aurore
A la porte de l'orient,
La jeune fille de Lahore,
Ouvre ta porte en souriant,

Entrée de Tata-Lili.*

TATA-LILI

L'usage veut qu'à domicile,
On félicite, au Malabar :
Les jeunes gens au cœur facile,
Qui tombent dans le grand traqu'nard,
Et ce n'est que justice, en somme,
Qu'on vienne dorer leur collier....
Car rien n'est attendrissant comme
Un bon jeune homme
Qui va s' marier !

II

La fiancée a l'œil limpide
Comme un lac de l'Himalaya,
Cœur de cristal, âme candide,
Il la compare au Dieu Kama !
Mais ce qu'il voit, le bon jeune homme,
N'est que le dessus du panier...
Non, rien n'est attendrissant comme
Un bon jeune homme
Qui va se marier !

Voici notre homme, taisons-nous,
Et vous, belles aux yeux si doux,
Reprenez vos chansons sur des rythmes indous !
Elle se cache à droite derrière les bayadères. **

REPRISE DU CHOEUR.

Ainsi que vient frapper l'Aurore.
etc.

A la fin du chœur elles offrent leurs fleurs à Boulboum.

BOULBOUM, qui est rentré, une bourse à la main, au commencement de la reprise du chœur.

Jeunes filles, j'accepte avec reconnaissance
Vos souhaits et vos compliments;

* Djelmi, Ninika, Zoloé, les bayadères au fond et sur le côté à droite.

** Djelmi, Ninika, Boulboum, assis, Zoloé, un peu au-dessus, bayadères,
Tata-Lili, cachée.

Se levant.

Acceptez, vous, en récompense,
Cette bourse que je vous tends.

Il tend une bourse à une bayadère.

TATA-LILI, la repoussant d'une main.

Cette bourse, Boulot, que veux-tu qu'on en fasse ?

Réponds, serpent à double face !

BOULBOUM, stupéfait.

Anita.

Oh ! là là ! *

ANITA.

Anita, tu l'as dit...

BOULBOUM.

(Parlé) Toi ?...

ANITA.

Ah ! tu connais encore

Ma figure et mon nom, Boulboun de Travancore ?

ENSEMBLE

BOULBOUM.

Ah ! je reste immobile

De stupeur et d'effroi !

Ah ! c'est comme une tuile

Qui vient tomber sur moi !

ANITA, et LE CHŒUR.

Le traître est immobile.

De stupeur et d'effroi.

Je suis

Elle est } comme une tuile.

Qui lui tombe du toit.

ANITA.

Tu ne m'attendais guère,

Objet de mes amours,

Tu vois qu'à ses premières

On retourne toujours.

La femme qu'on délaisse,

Le bonheur que l'on fuit

Revient à vous sans cesse,

Comme à l'arbre le fruit !

En vain, âmes légères,

Changerez-vous d'amours,

* Quatre bayadères, Djelmi, Ninika, Boulboun, Tata-Lili, Zoloé, quatre bayadères.

Il faut qu'à vos premières
Vous reveniez toujours ?

BOULBOUM, ahuri.

C'est bien !

Aux bayadères.

Vous autres, sortez,
Je ne sais vraiment pas pourquoi vous écoutez.

A Anita.

Que comptez-vous faire ?

ANITA.

Vous le verrez.

BOULBOUM.

Parlez.

ANITA.

Dans l'ombre et le mystère

BOULBOUM.

Vous me l'expliquerez.

ANITA, menaçante.

Oui !

BOULBOUM.

Quel œil sévère !

REPRISE DE L'ENSEMBLE

BOULBOUM.

Ah ! je reste immobile
etc.

ANITA.

Le traître est immobile.
etc.

LES FEMMES et LE CHOEUR.

Le maître est immobile

De stupeur et d'effroi !

Son visage tranquille

A pris un air d'émoi !

Il faut craindre les colères

Qu'on voit s'allumer ainsi,

Sortons vite, bayadères,

Au plus tôt sortons d'ici.

Tout le monde sort.

SCÈNE IX

TATA - LILI, BOULBOUM.*

ANITA, sèchement.

Ce n'est pas moi que tu attendais... avoue-le...

BOULBOUM, très-troublé.

Je vais te dire... je t'attendais... sans t'attendre... Et tu vas bien ?..

ANITA.

Très-bien.

BOULBOUM, ahuri.

Tu n'a pas eu le mal de mer ?

ANITA.

Tu m'ennuies... c'est ta fiancée que tu comptais voir arriver ?...

BOULBOUM.

Ma fiancée.. je n'ai pas de fiancée.

ANITA.

En effet... tu n'en as plus... Elle ne viendra pas... Tiens... Voici une lettre d'Ayouyou pour toi.

BOULBOUM.

Hein ?.. Tu connais Ayou... you... ?

ANITA.

Nous sommes les meilleurs amis du monde... hier nous avons causé deux heures ensemble...

BOULBOUM, très-troublé.

Ah ! et il va bien... Ayouyou.

ANITA.

Lis!... (Avec colère.) Mais lis donc !

BOULBOUM, effrayé, levant le couteau.

Voilà!... (Lisant.) « Vous êtes un drôle... chenapan... »

* Boulboun, Tata-Lili.

ANITA.

C'est sous ma dictée qu'il a écrit.

BOULBOUM.

Je reconnais ton style.

ANITA, avec colère.

Tu dis ?...

BOULBOUM, levant le coude.

Rien ! (Lisant.) « Tout est rompu. »

ANITA.

Ah ! depuis six mois tu mijotais ce petit mariage.

BOULBOUM.

Mais... je te jure...

ANITA.

Ne nie pas... tu l'as écrit à Moulinet... Il m'a montré ta lettre.

BOULBOUM, à part.

Animal de Moulinet ! (Hant, très-troublé.) Et... il va bien, Moulinet?..

ANITA.

Très-bien, tout le monde va bien

BOULBOUM.

Alors, c'est lui qui t'a appris...

ANITA.

Tout... La date précise de ton mariage, le nom de ton futur beau-père... la demeure... (Avec colère.) Oh !

BOULBOUM, reculant et levant le coude. *

Hein?..

ANITA.

Je n'ai fait ni une ni deux... je venais de vendre mon magasin... moi aussi, j'ai pris le train du Havre... je me suis embarquée, et depuis trois jours je suis ici au Malabar... Ma première visite a été pour la famille de ta fian-

* Tata-Lili, Boulbourn.

cée... J'ai causé avec Ayouyou... Je lui ai raconté ton infamie... mon monstre!..

BOULBOUM *, levant le coude.

Hein ?..

ANITA.

Et je lui ai déclaré que je te tuerais... plutôt que de te laisser épouser sa fille.

BOULBOUM.

Je vous demande s'il y a du bon sens à se conduire comme ça.

ANITA.

Alors j'ai pris ce costume et je suis venue... Je n'avais qu'une crainte en débarquant... c'était d'arriver trop tard... de te trouver marié.

BOULBOUM.

Oui... il eût suffi d'un petit retard... d'un accident à la machine... mais ça n'arrive jamais quand on le voudr..

ANITA.

Oh ! j'avais prévu le cas...

Elle tire un revolver de sa poche.

BOULBOUM.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ANITA.

Un joujou dont je vous aurais fait faire connaissance... à ta femme et à toi...

Elle le menace.

BOULBOUM, reculant effrayé.

Voyons, voyons, Anita, pas de bêtises... Causons... gentiment... comme il convient entre gens du monde.

ANITA.

Volontiers... causons...

BOULBOUM, montrant le pistolet.

Cache ça... Cette bonne Anita... je suis heureux de te revoir.

* Boulboun, Tate-Illi.

ANITA.

Vraiment?.. Eh bien, alors... si tu es aussi heureux que ça... tout va marcher comme sur des roulettes.

BOULBOUM.

Tout, quoi?..

ANITA.

Tu ne devines pas... c'est pourtant bien simple... nos bans étaient publiés... Tu m'as plantée là le jour de la cérémonie, nous allons reprendre les choses où elles en étaient.

BOULBOUM.

Nous marier?

ANITA.

Parfaitement... Je sais que tout est prêt. La toilette de la fiancée est arrivée... Les Brahmanes sont prévenus... et avant une heure...

BOULBOUM.

Mais c'est impossible!...

ANITA.

Pourquoi donc?

BOULBOUM.

C'est que d'abord, le mariage ici, ce n'est pas sérieux... trois coups sur un tam-tam, et tout est dit.

ANITA.

Que veux-tu?.. si c'est la mode du pays... je me contenterai de trois coups de tam-tam.

BOULBOUM.

Tu te figures qu'on va à la mairie? Il n'y a pas de maire, pas d'écharpe.

ANITA.

Nous nous en passerons.

BOULBOUM.

Mais....

ANITA.

Quoi?

BOULBOUM.

C'est qu'il y a des formalités.

ANITA.

Lesquelles ?.. le contrat ? Eh bien ?.. il est signé !..

BOULBOUM.

Comment, signé !...

ANITA.

Mais oui... Tu l'avais envoyé à Ayouyou avec ta signature... Il me l'a rendu... et j'ai rempli les blancs.

BOULBOUM.

Toi ?

ANITA.

J'ai seulement changé mon nom d'Anita Tivoli... j'en ai fait Tata lili, par couleur locale... comme tu as fait... Boulboun de Boulot... Tu me reconnais la moitié de ta fortune.

BOULBOUM, vivement.

Permits... permits...

ANITA, qui a repris son revolver jouant avec.

Oh ! ne nous emportons pas... un jour comme celui-ci... soyons tout à notre bonheur... Les Brahmanes ne vont pas tarder à arriver...

BOULBOUM.

Oh ! les Brahmanés !.. les Brahmanes !

A ? , TA.

Où est la chambre nuptiale... que j'ai... à habiller ?

BOULBOUM.

Voyons, ne dis pas de bêtises.

ANITA, le menaçant.

Où est la chambre nuptiale ?..

BOULBOUM, tremblant — indiquant la porte premier plan à droite.

ANITA, mineaudant.

Adieu, mon petit Boulot... Je vais me faire belle pour te

plaire... Embrassez votre petite femme, votre petite Nou-nouche qui vous aime bien... Embrassons-la donc...

BOULBOUM, à part

J'ai envie de la mordre. (Il va pour l'embrasser, il recule.) Jamais!..

ANITA.

Eh bien?... (Il l'embrasse.) à la bonne heure. (Avec force.) Adieu, mon grès Boulot chéri, je vais m'habiller, je vais dans la chambre nuptiale. (Elle lui envoie un baiser de loin, il se retourne. — A part.) Cette fois, tu ne prendras pas le bateau. — (Anita entre à droite premier plan.)

SCÈNE X

BOULBOUM, seul.

Tout ça, c'est la faute à Moulinet... Imbécile de Moulinet!... elle l'aura entortillé. Parce que souvent on ne veut rien dire à une femme... elle vous entortille... et alors, on lui dit tout.... Si elle croit que je vais l'épouser.. C'est bien malin de venir dire à un jeune homme : « Tu vas m'épouser ou je te... » Si je filais, si je retournais au Havre... Impossible!.. Et mon bazar et tout ce que je possède?.. Oh! voilà un de ces moments où je comprends l'assassinat! On vous dit : Une femme vous trompe, tuez-la!.. Allons donc!.. c'est quand elles ne veulent pas vous lâcher, que je comprends qu'on les..... Oh! petit crétin de Moulinet! si je te tenais, quelle gifle!.. (Éclats de rires au dehors.) Cette gaîté... Ah! mes demoiselles de magasin! Ramenons le sourire sur mes lèvres décolorées....

Il s'assied à droite sur un coussin.

SCÈNE XI

BOULBOUM, ZOLOÉ, DJELMI, NINIKÀ,
ZIZIBAR ET COCORILLA*.

LES JEUNES FILLES, entrant en riant du fond.

Ah ! ah ! ah !

ZIZIBAR, entrant avec Cocorilla.

Jevous dis que ça ne se fait pas... on ne se moque pas
ainsi des gens.

COCORILLA.

Mais, je vous répète que le docteur Majumbo ne s'est
pas moqué de vous.

ZIZIBAR, il passe à Boulboun**.

J'en fais juge notre bon... notre excellent maître.

BOULBOUM.

De quoi s'agit-il ?

ZIZIBAR.

Monsieur sait que je nourris à l'égard de mademoiselle
Cocorilla certains projets.

BOULBOUM.

Oui... tu m'en as parlé.

ZIZIBAR.

Et comme mademoiselle est orpheline, et que le docteur
Majumbo est, à ce qu'il paraît, une espèce de père pour
elle...

BOULBOUM.

Tu as été lui faire ta demande.

* Zoloé, Ninika, Djelmi, Zizibar, Cocorilla, Boulboun assis sur un coussin
à droite.

** Zoloé, Ninika, Djelmi, Cocorilla, Zizibar, Boulboun assis.

ZIZIBAR.

Oui, monsieur... (Les jeunes filles rient.) Mais qu'est-ce qu'elles ont donc à rire ces bécasses-là?...

COCORILLA.

Voyons, voyons... votre visite?...

ZIZIBAR, à Cocorilla.

J'arrive chez le docteur, je mets mes gants et je lui dis : bonjour, docteur, comment vous portez-vous? Vous recevez de 3 à 5, il est midi... je suis exact, voici mon numéro... Très-bien, me dit-il, je sais de quoi il s'agit... déshabillez-vous... s'il vous plaît?... déshabillez-vous... (Aux jeunes filles qui rient.) Ce rire est indécent, mesdemoiselles. Je me déshabille., mais, docteur, mes gants?... — Ils ne me gênent pas, vous pouvez les garder. Là, ne bougez plus... et il applique son oreille sur ma poitrine... il écoute mon cœur. Il bat, docteur... je l'aime! — Taisez-vous!... — je l'adore... — Taisez-vous donc! Respirez. Je respire. — Toussez. Je tousse! Tirez la langue! drôle de manière de faire ma demande, me disais-je à part moi, dans mon for intérieur.

BOULBOUM.

Il t'examinait?..

ZIZIBAR.

Tout à coup, il se relève, et se met à me donner des coups comme ça... sur la poitrine et dans le dos!.. Ne me frappez pas, docteur! je la rendrai heureuse, lui dis-je... mais au lieu de me répondre, il se met à me tâter les bras, les jambes.

COCORILLA.

Bref! il vous a remis un papier.

ZIZIBAR.

Oui!

BOULBOUM.

Une ordonnance... Voyons (Zizibar lui donne un papier écrit. — lisant : « Tempérament nervoso-lymphatico débile, peu de

muscles — Constitution à refaire — Pèse à peine soixante-quinze kilos. »

ZIZIBAR.

Ah ! oui, j'oubliais de vous dire qu'il m'a pesé.

BOULBOUM, lisant.

« En exiger quatre-vingt-quatre ; jusque-là déclarer impropre. » (Rires.)

ZIZIBAR.

Comment ! impropre !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

COCORILLA.

Cela veut dire, que vous êtes maigre, chétif, et que tant que vous ne serez pas gras... enfin, tant que vous ne pèserez pas quatre-vingt-quatre kilos... je ne vous épouserai pas...

ZIZIBAR.

Par exemple...

COCORILLA.

Voilà ?

BOULBOUM, à Cocorilla.

Ah ça ! ma petite Cocorilla, il te faut donc un gaillard ?

ZIZIBAR.

Un hercule !

COCORILLA, elle va à Boulbourn. *

Non... Mais il me faut un mari qui dure... Je n'ai aucune envie de monter sur le bûcher... pour aller le rejoindre si un malheur me l'enlevait.

BOULBOUM.

Comment... c'est à cause... tu as peur.

COCORILLA.

Mais, dame ! un mari qui ne pèse que soixante-quinze kilos... ça n'offre pas de garanties.

ZIZIBAR.

Ne craignez donc rien... maigre... mais solide... (Montrant ses bras.) Oui, du fer. (Rires.)

* Zoloé, Ninika, Djelmi, Zizibar, Cocorilla, Boulbourn.

Zoloé, Djelmi et Ninika remontent en riant, Zizibar passe à gauche suivi de Cocorilla.

COCORILLA. *

Oh! le fer... il y a des pailles quelquefois, et ça casse.

BOULBOUM, réfléchissant, venant au milieu.

Au fait, c'est vrai... dans ce pays, quand un mari disparaît...

COCORILLA. **

Il n'y a pas à dire... Il faut que sa femme... article 213.

TOUTES, entourant Boulboun.

Article 213.

BOULBOUM, réfléchissant.

Qu'est-ce-qu'il dit... donc déjà l'article 213 ?

COUPLETS

ENSEMBLE.

Article deux cent-treize
Du code de Brahma,
Si le mari s'en va
On allume la braise,
Et la femme est bien aise
De se réunir à
Son époux qui s'en va,
Article deux cent-treize
Du code de Brahma.

NINIKA.

On est jeune, aimable et gentille,
Quand, au lieu de l'amant rêvé,
Cédant aux vœux de sa famille,
On épouse un petit crevé.

ENSEMBLE.

Article deux cent-treize
etc.,

* Zizibar, Cocorilla. (Un peu au-dessus Zoloé, Ninika, Djelmi.) Boulboun

** Zizibar, Cocorilla, Zoloé, Boulboun, Ninika, Djelmi."

ZOLOÉ.

C'est bien moins gai chez nous qu'en France,
Ici, quand on perd son barbon,
Ce n'est pas une délivrance,
C'est une condamnation.

ENSEMBLE.

Article deux cent-treize
etc.

DJELMI, passant à Boulboun. *

Grâce à cette loi, qui proclame
La tranquillité du mari,
Il est toujours sûr que sa femme
Finira par brûler pour lui.

ENSEMBLE.

Article deux cent-treize
etc.

COCORILLA passant à Balboun. **

Un mariage, à l'étourdie,
Ne doit donc jamais s'opérer,
Contre les risques d'incendie
On ne saurait trop s'assurer.

ENSEMBLE.

Article deux cent-treize
etc.

BOULBOUM pensif, à lui-même; sa physionomie s'est peu à peu éclairée
pendant les couplets. Les autres personnages sont remontés; il passe à gauche.

Tiens! tiens! tiens! Il a du bon, l'article deux cent-treize.

(On entend à droite un bruit de meubles brisés — à part.) Oh! ma

femme qui s'affirme... (Haut, avec résolution.) Laissez-moi...

Zizibar va prévenir les Brahmanes que ma fiancée est
arrivée. ***

TOUTES, redescendant un peu.

Ah!

* Zizibar, Cocorilla, Zoloé, Boulboun, Djelmi, Ninika.

** Zizibar, Zoloé, Cocorilla, Boulboun, Djelmi, Ninika.

*** Boulboun, (Cocorilla, Zizibar, Zoloé, Djelmi, Ninika, un peu au fond.)

BOULBOUM.

Oui, elle est arrivée, je vous la présenterai tout à l'heure... allez...

ZIZIBAR, à Cocorilla.

C'est que quatre-vingt-quatre kilos...

COCORILLA.

Pas un de moins...

Les jeunes filles sortent en riant par le fond avec Zizibar et Cocorilla.

SCÈNE XII

BOULBOUM, puis TATA-LILI.

BOULBOUM, à part.

Il a du bon l'article deux-cent-treize ! il ne s'agit que savoir s'en servir.

ANITA, en costume de mariée.

Boulot ! Boulot ! (Elle lui montre une fleur d'oranger qu'elle tient à la main ; tous les deux rient.) Elle était dans le carton... je l'ai prise... *

BOULBOUM.

Ah !

ANITA.

Dame ! au Malabar, n'est-ce pas....

BOULBOUM.

C'est juste, ils ne sont pas censés savoir ; c'est si loin.. . (L'embrassant.) Ah ! mais que tu es donc jolie... ma Tata.. ma Nounouche, comme je t'appelais à Paris.

ANITA, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc ?.. Je ne le reconnais plus.

BOULBOUM.

Je viens d'envoyer chercher les Brahmanes.

* Boulbourn, Tata-Lili.

ANITA, étonnée.

Ah! ils vont venir!.. Vraiment!..

BOULBOUM.

Oui... parce qu'ici on marie à domicile — ça coûte un peu plus cher... mais c'est plus commode...

ANITA.

Ainsi, dans quelques instants... trois coups de tam... tam... et je serai madame Boulbourn...

BOULBOUM.

La femme de ton petit Boulot... Tiens, assieds-toi là, Nounouche. (Il va chercher un petit coussin.) Ça sous tes pieds...*

ANITA, à part.

Quel changement!... c'est bizarre!... (Haut.) Alors, tu ne penses plus à la fille d'Ayouyou?..

BOULBOUM.

Une petite grue que je n'épousais que pour son argent... et noire... un vrai pruneau... tandis que toi... oh!...

Il l'embrasse vivement.

ANITA.

Prends donc garde... Tu vas me chiffonner.

BOULBOUM.

Comme ce certain jour... Te souviens-tu... dans le bois de Meudon.

ANITA.

Le jour où le garde champêtre ..j'ai eu joliment peur...

BOULBOUM.

De quoi se mêlait-il? car enfin nous ne faisons pas de mal.

ANITA.

Au contraire!

BOULBOUM, riant.

Au contraire... oh!

Il veut la prendre dans ses bras.

* Tata-Lili, Boulbourn.

ANITA. *

Finis donc!

Elle se lève et passe à gauche.

BOULBOUM.

Ici aussi le dimanche, nous irons à la campagne.

ANITA.

Dîner sur l'herbe.

BOULBOUM.

Oh! non, parce que... quand on dîne sur l'herbe...
les tigres s'invitent.

ANITA.

Mauvais convives!.. oh!.. ça fait froid dans le dos.

BOULBOUM.

Nous nous promènerons sur des éléphants.

ANITA, rient.

Ce sont les fiacres du pays.

BOULBOUM.

L'ennui, c'est qu'on ne peut pas baisser les stores.

ANITA.

Que tu es bête.

BOULBOUM.

Quel charmant petit ménage!

DUETTO.

ENSEMBLE.

Quel heureux dénouement!

Quel ménage prospère,

Ici nous allons faire!

Quel avenir charmant!

BOULBOUM.

Dans ces lieux où la nature,

Du bonheur fixa le séjour,

ANITA.

La splendeur du ciel est moins pure

Que ne le sera notre amour.

* Boulbourn, Tata-Lilj.

BOULBOUM.

Pour deux âmes bien unies,
Quelles amours infinies
Sous les lataniers,
Sous les mangotiers,

ANITA.

Et ces fleurs toujours écloses,
Les gardenias, les mimoses,
Ici les lauriers,
Là les dragonniers,

BOULBOUM.

Sans oublier les grenadiers !
Tu verras la nagatelle,
Se marier au nopal !

ANITA.

Je verrai la nagatelle,
Se marier au nopal !

BOULBOUM.

Et la casse et la canelle,
Puis le camphre et le sandal !

ANITA.

Et la casse et la canelle,
Puis le camphre et le sandal !
Vraiment, c'est trop de joie,
Et j'ai peur d'en mourir.

BOULBOUM.

Qu'importe qu'on se noie
Dans un océan de plaisir ?
Oui, qu'importe de mourir,
Si l'on meurt de plaisir.

ENSEMBLE.

Quel heureux dénouement, etc.

Ils se prennent dans les bras l'un de l'autre.

II

BOULBOUM.

A Romainville, en robe blanche,
Sur un âne on courait les champs.

ANITA.

A la campagne, le dimanche,
On ira sur des éléphants.

BOULBOUM.

Chatou, Bougival, Asnières,
Tout ça, vois-tu, ne vaut guères
Tritchynopoly,
Ou Pondichéry.

ANITA.

J'oublierai dans trois semaines,
Les gaités parisiennes,
Fêtes de Neuilly,
Goujons de Croissy,

BOULBOUM.

Et cerises de Montmorency.

ANITA.

Fêtes de Neuilly,
Etc.

BOULBOUM.

Au moulin de la galette,
A l'arbre de Robinson,

ANITA.

On avait bien la fauvette
Et sa petite chanson.

BOULBOUM.

Dans le cocotier superbe
Chante ici le bengali,

ANITA.

Et c'est le serpent dans l'herbe
Qui remplace le cri-cri !

Vraiment c'est trop de joie !
Etc.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, COCORILLA, et ZIZIBAR par le fond.
LE NABAB, par le fond, un myrte sous le bras, et suivi de
DJELMI, ZOLOÉ et NINIKA. *

COCORILLA.

Maitre, les brahmanes sont là,
Demandant si l'épouse est prête ;

LE NABAB.

Et moi, me voilà
Venant avec mon myrte honorer cette fête.
Mais que me dit-on là ?
Votre fiancée
N'est pas arrivée ?

BOULBOUM.

Pas arrivée?.. Et la voici !

Il présente Anita qui salue timidement.

LE NABAB, ZIZIBAR, COCORILLA, LES TROIS FEMMES.
Quoi ! ce n'est pas la fille de Lahore !

BOULBOUM.

Non, c'est bien mieux encore,
Une Française,

Bas au nabab.

Anita Tivoli,
Celle dont je vous parlais aujourd'hui.

LE NABAB.

La modiste ! qu'elle est jolie !

BOULBOUM.

Et que je suis heureux !
Ah ! c'est toute une histoire, un rêve, une folie,
Nous en causerons tous les deux ;
Mais que l'on fasse entrer le cortège en ces lieux.

A partir de ce moment le nabab ne cesse pas de regarder Tata-Lili, en
roulant de gros yeux amoureux.

* Zoloé, Zizibar, Cocorilla, le nabab, Boulboun, Tata-Lili, Djelmi, Ninika.

SCÈNE XIV

TOUS; entrée des BRAHMANES, suivis des BAYADÈRES, des SEIGNEURS, FAKIRS, BOURGEOIS, BOURGEOISES, SERVITEURS et SUIVANTES, etc., etc., entrant par toutes les portes.

CHOEUR DES BRAHMANES

Venant du fond au milieu. *

Nous sommes les brahmanes,
Nous venons ici vous bénir,
Loin des regards profanes,
Nos mains vont vous unir.

CHOEUR, bayalères.

Et leur bras consacré,
Par qui vos destinées
Doivent être enchaînées,
Tient le tam-tam sacré

LES BRAHMANES.

Nous sommes les brahmanes,
etc.

Pendant ce chœur on a apporté une banquette au milieu;
Boulboun s'est placé sur la banquette et invite Anita à s'y asseoir près de lui. — Musique en sourdine.

BOULBOUN **.

Anita, chère Anita !.. tiens, mets-toi là, à mes côtés... assieds-toi.

ANITA, se plaçant à son côté.

Ah ! mon cher Boulot !... que nous devons être jolis comme ça... quel effet nous devons faire !.. (Changement de ton.) Voyons, fais-moi donc un peu de place...

* Zoloé, Zizibar, Cocorilla, le nabab (dans le coin), les brahmanes au milieu, Boulboun, Tata-Lili, Djelmi, Ninika.

** Zoloé, Zizibar, Cocorilla, le premier brahmane un peu au-dessus près du tam-tam. Boulboun et Tata assis. Le nabab, Djelmi, Ninika.

BOULBOUM, sans courtoisie.

Tu n'en as pas assez... si je me recule, je vais tomber.

ANITA.

Qu'est-ce que ça me fait ! Egoïste !

BOULBOUM.

Voilà que ça recommence... Eh bien ! ce banc, c'est l'image de notre bonheur futur ! . (Il se rasseoit.) Tu sais que nous ne sommes pas en France... ici la femme, c'est rien du tout...

ANITA.

C'est Brahma qui a dit ça ?

BOULBOUM.

Ôui, il a dit que l'homme était sorti de son cerveau.

ANITA.

Et la femme, alors ?.. de ses pieds.

BOULBOUM.

Précisément.

ANITA.

Eh bien, elle est jolie la loi de Brahma !

BOULBOUM et ANITA.

Douce loi de Brahma,	} Bis en chœur.
Le bon sens t'inspira ;	
Ta parole de glace	
Met la femme à sa place,	
Douce loi de Brahma !	

Pendant ce chœur on apporte un tam-tam à droite.

LES BRAHMANES.

Femme, devant Brahma qui vous écoute,
Et que vous comprenez sans doute,
Jurez-vous d'obéir au code des Indoux ?

ANITA.

Je le jure.

LE 1^{er} BRAHMANE, à son acolyte, qui tient le tam-tam.
Frappez le premier des trois coups.

Coup de tam-tam.

TOUS.

Boum ! un !

LE BRAHMANE.

D'être éternellement fidèle à votre époux.

ANITA.

Je le jure.

LE BRAHMANE, à son acolyte.

Frappez le second des trois coups.

Deuxième coup de tam-tam.

TOUS.

Boum ! deux !

LES BRAHMANES.

Et, quel que soit son sort, de le suivre partout.

ANITA.

Je le jure !

BOULBOUM.

Ça y est !

LE BRAHMANE, à l'acolyte.

Frappez le dernier coup.

Troisième coup de tam-tam.

TOUS.

Boum ! trois !

Deux Bayadères apportent deux anneaux avec des chaînes qu'elles passent au cou de Boulbourn et de Tata-Lili. Pendant le chœur qui suit, tous deux se promènent en saluant tout le monde et tenant chacun l'autre par la chaîne.

LES BRAHMANES.

CHOEUR.

Gloire au Dieu des Indoux !

L'union est jurée,

Et la foule éivrée

Bénit les deux époux.

Gloire au Dieu des Indoux !

Le nabab suit Anita, en roulant des regards qu'elle ne comprend pas.

REPRISE DU CHOEUR.

Tableau.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

La grande place de Travancore, au Malabar. — A droite, premier plan, maison avec balcon. — Au fond, au milieu du théâtre, le palais du maharadjah avec terrasse supportée par des colonnes, et faisant l'angle des deux rues.

LA FOULE, sous les fenêtres du maharadjah, **UN TAMBOUR**, **UN CRIEUR**, **NINIKA**, **ZOLOÉ**, **DJELMI**, **ZIZI-BAR** puis **LE MAHARADJAH**. *

Son de trompe et roulement de tambour.

CHOEUR.

Amis, la trompe et le tambour
Ce matin se sont fait entendre ;
Le grand radjah va nous apprendre
Ce qui nous attend en ce jour.

Ninika, Zoloé et Djelmi s'avancent, avec le tambour et un trompette. Le crieur, par derrière, tient une pancarte au bout d'une hampe.

RONDEAU

ZOLOÉ.

Aux habitants de Travancore,
Par ordre du maharadjah,
A tous ceux dont le cœur s'honore
De suivre les lois de Brahma,

* Djelmi, tambour et crieur un peu au-dessus, Zoloé, Ninika.

LA VEUVE DU MALABAR

On fait savoir, par la présente,
A son de trompe et de tambour,
Qu'une fête très-imposante
Doit avoir lieu dans ce beau jour.

DJELMI.

Le sieur Boulboun, propriétaire
Du bazar que l'on voit là-bas,
Sous les baisers d'une panthère,
A passé de vie à trépas;
Et son épouse inconsolable,
La charmante Tata-Lili,
Sur un bûcher de bois d'érable
Compte se brûler aujourd'hui.

NINIKÀ.

A midi, sur la grande place,
Mâts de cocagne, jeux forains,
Et largesse à la populace
De riz, d'aloës et de vins;
A quatre heures, cérémonie,
Cortège et marche du Sutti,
Et vers quatre heures et demie,
Grand départ de Tata-Lili.

ZOLOË.

Le soir, revu' de la milice
Avec la retraite aux flambeaux.

NINIKÀ.

A neuf heures, feu d'artifice,
Bouquet splendide et grandes eaux,

DJELMI.

Tout' la nuit, bal champêtre et danse;
On a, pour ce jour solennel,
Fait, tout exprès, venir de France
L'orchestre Willis et Morel!

ENSEMBLE.

Aux habitants de Travancore
C'est l'ordre du maharadjah
Qui vient, pour que nul n'en ignore,
Rappeler la loi de Brähma.

LA FOULE.

Le maharadjah ! vive le maharadjah ! :

LE MAHARADJAH, paraissant à la fenêtre de son palais.
Merci, mes enfants, merci.

LA FOULE.

Vive le maharadjah !

LE MAHARADJAH.

Vos chants et vos cris ne me percent pas seulement les oreilles... ils me pénètrent le cœur... Peuple heureux, nuit et jour je pense à toi.... hier, je m'étais occupé des impôts.

LA FOULE, avec un grognement.

Oh !

LE MAHARADJAH.

Aujourd'hui, tu vois, je m'occupe de tes plaisirs.

LA FOULE, avec joie.

Ah !

LE MAHARADJAH.

Il est midi... la fête va s'ouvrir par la distribution des comestibles... riz, aloës, vin, etc... On commencera par l'aloës.

TOUS, grognant.

Oh !

LE MAHARADJAH.

Vous n'aimez pas ça... eh bien... alors!... les comestibles ! le vin et la pâtisserie.

On jette au peuple de la pâtisserie et des comestibles.

TOUS.

Ah !

LE MAHARADJAH, pendant que le peuple ramasse les comestibles.

Peuple heureux... N'oubliez pas que toutes ces consommations, c'est Siva qui vous les donne. Mangez et buvez selon l'usage, à sa gloire et à sa santé.

La foule s'ouvre et découvre une pièce de vin.

TOUS.

Gloire à Siva!

COCORILLA.

Et gloire à Tata-Lih! *

HYMNE A SIVA

COCORILLA.

I

Je bois à Siva, qui l'appelle
 Auprès de son heureux époux,
 Au Dieu qui marqua la plus belle
 Et la meilleure d'entre nous.
 Le voici qui sort de son temple,
 Disant aux femmes : Ecoutez !
 C'est à vous de donner l'exemple
 De toutes les fidélités.

Oui, buvons

A Siva, mes amies,

Et prouvons

Aux âmes endormies

Que l'amour est plus fort

Que la mort !

II

Celle que ta main sacrifie,
 O Siva, croyait au bonheur !
 Tout lui semblait doux dans la vie :
 Qu'importe, a dit le Dieu vengeur !
 Qu'importe les biens qu'on y laisse !
 Si l'on a perdu le plus cher,
 Que sont la beauté, la jeunesse ?
 Imposez silence à la chair !

Oui, buvons

A Siva, mes amies, etc.

CHOEUR.

Oui, buvons

A Siva, mes amies, etc.

* Djelmi, Cocorilla, Ninka, Zoloé.

NINIKÀ.

Quelle belle journée pour Tata-Lili !

ZOLOÉ.

Et pour nous!... que de fêtes!...

DJELMI.

Allons vite nous préparer pour la cérémonie.

La foule sort ravie, suivant la trompe, le tambour et les femmes, le maharadjah rentre dans son palais.

REPRISE DU CHOEUR.

Oui, buvons, etc.

SCÈNE II

ZIZIBAR, puis BITOBY, qui est venu en scène pendant les dernières répliques.

ZIZIBAR, pleurant.

Hi! hi! hi! (Changeant de ton.) Après tout... je n'y peux rien... quand je sangloterais jusqu'à demain. Bah!

Il remet son mouchoir dans sa poche.

BITOBY, sortant de la maison de droite avec une échelle et un écriteau, très-joyeux.

Bonne journée!.. bonne journée!.. (Apercevant Zizibar.) Tiens!... Zizibar!.. ça va bien, ce matin?

ZIZIBAR.

Oh! c'est vous, père Bitoby.* (Le voyant qui monte sur un escabeau qu'il vient d'apporter contre la maison.) Qu'est-ce que vous faites donc là?

BITOBY, accrochant l'écriteau au-dessus du balcon.

Vous allez le voir... tenez... regardez...

ZIZIBAR, lisant l'écriteau.

Places à louer... s'adresser au concierge.

* Zizibar, Bitoby.

BITOBY, venant en scène.

Voilà... mes maîtres sont en voyage.. et j'en profite pour louer le balcon.. on verra très-bien... la dernière fois, je n'ai pas eu de chance, j'avais dressé une petite estrade... là, devant la porte. ... deux tonneaux sur lesquels j'avais mis des planches... Ils sont montés au moins quarante là-dessus... Dame... ces pauvres tonneaux, ils ont craqué... Les côtes enfoncées, ce n'était rien... mais il m'a fallu rendre la recette.

ZIZIBAR.

C'est toujours ennuyeux de rendre la recette.

BITOBY, se frottant les mains.

Mais aujourd'hui je compte me rattraper... voulez-vous un petit coin?... Vous verrez passer la veuve.

ZIZIBAR.

Merci... je la connais...

BITOBY.

Au fait c'est juste... vous étiez au service du seigneur Boulboun... son premier commis.

ZIZIBAR.

Et son ami...

BITOBY.

Racontez-moi donc comment il est mort... j'ignorais qu'il fût malade.

ZIZIBAR.

Il n'a pas eu le temps de l'être, le pauvre homme!

BITOBY.

Bah !... une mort subite .

ZIZIBAR.

A peu près... Il y a quinze jours, il dit à sa femme...
(S'interrompant.) car vous savez qu'il était marié...

BITOBY.

S'il n'était pas marié... nous n'aurions pas la petite cérémonie.

ZIZIBAR.

C'est juste. — Il y a quinze jours, il dit à sa femme (S'interrompant.) Triste mariage... entrenous.

BITOBY.

Bah !... Est-ce que la veuve ?...

ZIZIBAR.

Pas encore !... mais d'un caractère... enfin... il y a quinze jours, il dit donc à sa femme... je ne sais pas trop ce qu'il lui dit, parce que je n'assistais pas à leurs adieux — mais enfin il partit — Il allait à la foire de Seringapatam... pour son commerce de dents d'éléphants... Il devait être absent trois ou quatre jours... comme d'habitude... mais voilà que, depuis son départ, pas une lettre... pas une nouvelle... Nous nous disions : la foire est finie... qu'est-ce qu'il fait donc avec ses dents d'éléphants — quand hier, dans la forêt du Cormoran... vous connaissez la forêt du Cormoran...

BITOBY.

Parfaitement..

ZIZIBAR, insistant.

La forêt du Cormoran... à six milles de la ville... avec un lac au milieu... tout le monde connaît la forêt du Cormoran.

BITOBY, criant.

Mais je la connais...

ZIZIBAR, s'emportant.

Alors, dites-le... (Avec calme.) Eh bien ! hier... on a trouvé dans la forêt du Cormoran un manteau... et un bonnet.

BITOBY.

En fourrures ?

ZIZIBAR.

Non, en lambeaux.

BITOBY.

Ah ! mon Dieu !...

ZIZIBAR.

C'étaient les siens... son manteau et son bonnet de voyage .. à côté, était une bouteille vide. Dans la bouteille une mèche de cheveux .. dans la mèche de cheveux un papier sur lequel il avait écrit ces mots : « Je viens d'être attaqué par une panthère!.. »

BITOBY.

Une panthère.

ZIZIBAR.

« ... Ma jambe droite y a passé... et ma gauche est bien malade... je profite d'un moment où la méchante bête se désaltère, pour faire mes adieux à ma femme... et lui envoyer un dernier souvenir...

BITOBY, ému.

Sa mèche !

ZIZIBAR.

« Adieu, ma Tata-Lili... ma perle... mon étoile... phare de ma vie... cils de mes yeux, et cætera et cætera... un tas de petits noms d'amitié du pays... (Continuant.) « Je t'attends là haut !... ne flâne pas... ton Boulboun qui déjà s'impatiente... »

BITOBY.

Le malheureux !

ZIZIBAR.

Dévoré... à la fleur de l'âge !

BITOBY.

Consolez-vous et venez chez moi... nous causerons en buvant un verre de vin de France.

ZIZIBAR, étonné.

Du vin de France... vous en avez?...

BITOBY.

Toujours... quand mes maîtres sont en voyage. (ils entrent à droite. — Des gamins passent au fond portant des papiers et criant.)

VOIX DES GAMINS ET D'UNE FEMME.

V'la c' qui vient de paraître... L'ordre et la marche du

cortège... Demandez !.. V'la c' qui vient de paraître !..

On entend une musique brillante. Entrée de Bakari et d'un seigneur précédant le nabab, qui entre ensuite entouré de quatre ou cinq autres personnes.

SCÈNE III

LE NABAB, BAKARI, MACASSAR
et SEIGNEURS.*

BAKARI.

Allons! cher nabab! allons!

LE NABAB, très-gai, un peu gris.

Ah! mes enfants, quel déjeuner, quel vin, quelles écrevisses!.. à cette sauce-là, on mangerait son oncle.

TOUS, riant.

Parfait! parfait!

COUPLETS

I

LE NABAB.

Vivent les cuisines françaises!
Elles seules ont du ragoût.
Ces écrevisses bordelaises
Étaient vraiment du plus haut goût.

LES SEIGNEURS.

Parfait, parfait, parfait!

LE NABAB.

Comment trouvez-vous mon laffitte?

LES SEIGNEURS.

Parfait, parfait, parfait, parfait!

LE NABAB.

Mon sauterne a bien son mérite?

LES SEIGNEURS.

Parfait, parfait, parfait, parfait!

* Deux seigneurs, Macassar, le nabab, Bakari, deux seigneurs.

LE NABAB.

J'en ai ma cave toute pleine ;
Revenez visiter mon crû,
Mes bons amis, ça vaut la peine,
Ça vaut la peine d'être bu !

LES SEIGNEURS.

Mes bons amis, ça vaut la peine,
Ça vaut la peine d'être bu !

II

LE NABAB.

Déjeuner à l'Européenne,
Et voir, quand on est fin gourmet,
Une cérémonie indienne,
Comme celle qu'on nous promet !

LES SEIGNEURS.

Ah ! c'est

Parfait ! parfait ! parfait !

LE NABAB.

Une femme qui se dévoue.

LES SEIGNEURS.

Parfait ! parfait ! parfait ! parfait !

LE NABAB.

C'est bien candide, je l'avoue...

LES SEIGNEURS.

Parfait ! parfait ! parfait ! parfait !

LE NABAB.

Jamais, sur les bords de la Seine,
Un tel spectacle n'a paru...
Mes bons amis, ça vaut la peine,
Ça vaut la peine d'être vu !

LES SEIGNEURS.

Mes bons amis, ça vaut la peine,
Ça vaut la peine d'être vu !

Ils remontent.

LE NABAB, apercevant l'écriteau de la maison de droite.

Ah ! ah !... Places à louer... Informons-nous...

Bakari frappe à la porte de la maison à droite, et Bitoby en sort.

BAKARI.

Holà ! quelqu'un !

SCÈNE IV

LES MÊMES, BITOBY, puis ZIZIBAR. *

BITOBY, entrant à part.

Oh ! le nabab !...

Il salue en s'inclinant.

LE NABAB.

Approche ici... larbin !

BITOBY.

Larbin ! non, monseigneur, Bitoby !

LE NABAB.

Combien ton balcon ?..

BITOBY, s'inclinant.

Ce que sa seigneurie daignera.

LE NABAB.

Combien ?

BITOBY.

Cent roupies... monseigneur...

LE NABAB.

C'est raide....

BITOBY.

J'aurai l'honneur de faire observer à sa seigneurie qu'elle sera admirablement placée... Elle ne perdra aucun détail.

LE NABAB.

Ne me fais pas l'article... Je la connais celle-là...

* Seigneurs au fond, Macassar, le nabab, Bitoby, Bakari.

BITOBY.

En outre l'hôtel est vide... tous les appartements sont à votre disposition.

Bitoby va à la maison et retire l'écriteau.

LE NABAB, aux seigneurs.

Très-bien ... nous pourrons faire un petit bac en attendant.

BAKARI.

C'est cela, un petit baccarat..

MACASSAR.

Oh ! le bac... j'en raffole !

LE NABAB.

Je vous taillerai une banque. En ai-je taillé de ces banques, à Paris, au Cercle des Marrons d'Inde... Un cercle que j'avais choisi à cause de ma nationalité... J'y ai essuyé un jour un coup bien piquant...

BAKARI

Bah ! lequel ?

MACASSAR.

Contez-nous ça.

LE NABAB.

Le coup de la pendule. Figurez-vous que j'avais devant moi une cinquantaine de millé francs. . Un très-gros joueur .. un Hellène... Poussapoulos me fait le reste à la banque... Je tiens le coup... je donne les cartes et j'abats huit.. Au moment où je montre mon point, un bruit épouvantable se fait entendre derrière moi... c'était un gros maladroit.... un autre Hellène... un ami de Poussapoulos... le prince Philogène, qui venait de flanquer la pendule par terre — je me retourne... et pendant ce temps-là, Poussapoulos m'abat neuf !... Ce fut un coup piquant.

LES SEIGNEURS.

Parfait!...

LE NABAB.

Allons, entrons...

BITOBY.

Si sa seigneurie désire quelques rafraîchissements, j'ai des vins de France.

ZIZIBAR, qui vient de sortir de la maison.

Excellent, monseigneur, je prendrai la liberté de recommander à votre seigneurie un certain Ræderer...

LE NABAB.

Du champagne... Parfait... A propos, et la veuve? Jolie?

BITOBY.

Ravissante!...

LE NABAB, reprenant le refrain.

Allons, allons, ça vaut la peine,
Ça vaut la peine d'être vu.

TOUS.

Allons, allons, ça vaut la peine,
Etc.

Tous, excepté Zizibar, entrent dans la maison sur la reprise de l'air.

SCÈNE V

ZIZIBAR, puis BOULBOUM, en brahmane*.

ZIZIBAR.

Cette petite visite dans la cave de B.toby m'a tout à fait changé les idées... Délicieux, son champagne... son bourgogne aussi... et son bordeaux... J'y reviendrai. — (En ce moment Boulboun en brahmane, avec une grande barbe, après être entré mystérieusement en scène, venant de la droite au fond, lui frappe sur l'épaule.) Ah!

BOULBOUM.

A quelle heure la petite!..

* Zizibar, Boulboun.

ZIZIBAR.

Tiens, un brahmane !.. Achetez le programme, vous le verrez.

Il s'éloigne.

BOULBOUM.

Psst !.. hé là !.. (Zizibar descend, Boulboun le regarde de près.) Eh bien ?

ZIZIBAR, le reconnaissant.

Mon maître !

BOULBOUM, vivement.

Chut !

ZIZIBAR.

Vivant !

BOULBOUM.

Tais-toi donc, animal !..

ZIZIBAR.

Avec vos deux jambes... la panthère ne vous les a donc pas dévorées?..

BOULBOUM.

Belame!.. à moins qu'elles n'aient repoussé...

ZIZIBAR.

C'est votre femme qui va être surprise !..

BOULBOUM, souriant.

Ma femme!.. Imbécile!.. * (Il remonte, semble regarder au fond et redescend à gauche. — Zizibar le suit.) Ecoute, Zizibar... aimes-tu les gifles ?

ZIZIBAR.

Les gifles ?

BOULBOUM.

Oui...

ZIZIBAR.

J'en reçois quand il le faut... mais ce n'est pas mon goût...

* Boulboun, Zizibar.

BOULBOUM.

Ah !... Eh bien... mon ami, depuis deux mois que madame Boulbourn m'a forcé de l'épouser... le pistolet sur la gorge... j'en recevais régulièrement 3 par jour... une le matin, une à midi, et une le soir... Deux mois : ci : 61 jours, à raison de 3 par jour... ça fait 183 giffles... 183 raisons qui m'ont décidé à mettre à exécution une idée... que je caressais depuis longtemps déjà... (Riant.) et que tu as devinée... l'article 213... le fameux article 213... J'ai eu l'ingénieuse pensée de profiter de mon voyage à Seringapatam pour faire croire, à mon départ pour un monde meilleur... Ma femme s'apprête à venir m'y rejoindre et dans quelques heures j'en serai débarrassé... Hein ! le tour est bon !

Ils rient aux éclats.

ZIZIBAR.

Excellent !... Elle vous en a joué un... vous en jouez un autre.

BOULBOUM.

Alors... tu ne trouves pas cela un peu... léger ?

ZIZIBAR.

Comment, monsieur !... le mariage est un combat...

BOULBOUM.

Il me semble...

ZIZIBAR.

Il faudrait avoir le caractère bien mal fait pour y trouver la moindre chose à redire.

BOULBOUM.

Allons ! j'avais besoin de l'avis d'un honnête homme... Ton opinion me met tout à fait à l'aise.

Tous deux s'éloignent et disent en même temps au public.

ENSEMBLE.

Quel gueux ! parole d'honneur ! je crois qu'il est encore plus canaille que moi.

ZIZIBAR.

Et... est-ce que monsieur compte assister à la cérémonie ?

BOULBOUM

Non... non... ce serait de mauvais goût... Depuis ce matin, j'ai endossé ce costume de brahmane et je me suis réfugié dans la petite mosquée... la seconde rue à droite.

ZIZIBAR.

Je connais...

BOULBOUM.

J'y resterai quelques jours encore... et dans une huitaine je reparaitrai... J'inventerai une histoire pour expliquer mon retour... Je dirai que c'est moi qui ai mangé la panthère et je reprendrai tranquillement mon petit commerce... voilà !

ZIZIBAR.

Eh bien ?... Et l'article 428 ?

BOULBOUM.

Quel article 428 ?

ZIZIBAR.

* Tout individu marié... qui, volontairement ou même par erreur... aura fait croire... ou tenté de faire croire à sa mort... et aura ainsi occasionné celle de sa femme... sera pendu net. *

BOULBOUM, effrayé.

Hé ! là bas !... hé ! là bas !

ZIZIBAR.

Vous ne le connaissiez donc pas... l'article 428 ?

BOULBOUM.

Je te prie de croire que si je l'avais connu... mais alors je n'en veux plus de ma petite combinaison...

ZIZIBAR.

Trop tard !

BOULBOUM.

Pourquoi ?

ZIZIBAR.

Et votre lettre ?

BOULBOUM.

Quelle lettre ?

ZIZIBAR.

Votre papier... vos deux jambes dévorées... dans la bouteille... avec une mèche de cheveux... tout ça est entre les mains du maharadjah.

BOULBOUM.

Sapristi!.. pincé!.. mais que devenir?.. Que faire?

ZIZIBAR, entendant la Cocorilla dans la coulisse, remonte.

Cocorilla!.. prenez garde!

BOULBOUM, * il passe pour sortir par la droite.

Je file... Tu viendras me tenir au courant dans la mosquée.

ZIZIBAR.

C'est convenu... Partez vite...

BOULBOUM.

Sapristi! Dans quel guêpier me suis-je fourré là!...

Il sort très-agile, en remuant les bras.

SCÈNE VI

ZIZIBAR, COCORILLA.**

COCORILLA, entrant de la gauche avec des fleurs, regardant Boulboun qui s'éloigne.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce brahmane?

ZIZIBAR.

Ce n'est rien. Oh! les beaux bouquets! et les belles fleurs!..

COCORILLA.

Ne touchez pas... C'est pour offrir à Tata-Lili...

ZIZIBAR.

Cette pauvre Tata-Lili.

* Zizibar Boulboun.

** Cocorilla, Zizibar.

COCORILLA.

Hein?... Elle va se sacrifier. Comprenez-vous maintenant pourquoi je tiens aux quatre-vingt-quatre kilos.

ZIZIBAR.

Permettez, mademoiselle, quatre vingt-quatre kilos ça n'empêche pas un homme d'être mangé par une panthère, au contraire, ça ne peut que la tenter, c'te bête... mettez-vous à sa place.

COCORILLA.

C'est possible, mais tant que vous ne les aurez pas atteints....

ZIZIBAR.

Oh! j'en approche... je travaille ferme.. ce ventre... hein? ce ventre?

COCORILLA, riant.

Ça ne paraît guère... enfin continuez, dormez beaucoup.... on dit que ça engraisse... ah! dame! il ne faut négliger aucun détail.

ZIZIBAR.

Ne craignez rien...! Jen'en néglige aucun. (A part.) Hier, je me suis fait plomber deux dents... ça donne du poids... ça peut faire un appoint...

Musique.

COCORILLA, regardant dans la coulisse.

Ah! la fête va commencer... Voici Tata-Lili et son cortège...

ZIZIBAR.

Allons faire une seconde visite à Bitoby.

Entrée de femmes et d'hommes du peuple venant de la droite.

CORTÈGE.

Deux porte-encens — six musiciens, quatre cipayes, quatre seigneurs, une idole, quatre bayadères, Ninika, Zoloé, Tata-Lili, portée sur un palanquin par quatre fakirs, Djelmi — quatre bayadères, une idole, quatre brahmanes — quatre cipayes. (Après le défilé tout le monde se range sur le théâtre.) Tata-Lili, au milieu, descend de son palanquin, entourée de Djelmi, Ninika, Zoloé et des bayadères.

SCÈNE VII

TATA-LILI, COCORILLA, DJELMI, NINIKA,
 ZOLOÉ, TOUTES LES JEUNES FILLES, LES BRAH-
 MANES, SEIGNEURS, FAKIRS, MUSICIENS, SOLDATS
 HOMMES et FEMMES DU PEUPLE, etc., etc.

MORCEAU D'ENSEMBLE

CHOEUR DES FEMMES.

Gloire à Tata-Lili,
 Gloire à l'épouse fortunée
 Qui, dans cette heureuse journée,
 Va se livrer au Sutti.
 Gloire à Tata-Lili!

ANITA, après être descendue de son palanquin.

Merci, chères amies,
 Par vos vœux et vos chants joyeux
 Je sens mes forces affermies ;
 A vous tous mes tendres adieux.
 Là-haut cessent toutes les peines,
 Et les parures y sont vaines,
 Ces voiles, ces bijoux,
 Doux souvenir de mon époux,
 Partagez-les, ils sont à vous.
 Bientôt d'un vol rapide et sûr
 Je vais m'élancer dans l'azur.

Pendant ce récitatif on a placé derrière les musiciens l'image grotesque
 de Siva, sur un piédestal.

VALSE.

O céleste séjour,
 Où celui que j'adore
 Me dit : viens, je t'implore,
 Viens brûler ici d'un éternel amour!

LA VEUVE DU MALABAR

Il m'appelle, il m'engage
A presser mon voyage;
Porte-lui, beau nuage,

Pour m'annoncer,

Porte-lui ce baiser.

C'est là que tous les amants
Vivent jeunes et charmants;

La panthère sanguinaire

N'en a rien gardé, ma foi,

Boulboup est là, je le voi.

Et ses deux jambes même

Ont repoussé pour moi!

Juliette et Roméo

Avec nous font un tableau;

Héloïse, ô surprise,

Retrouve son Abélard,

Sémillant et babillard,

Brillant du même éclat

Qu'avant son baccalauréat.

O céleste séjour,

Où celui que j'adore

Me dit : viens, je t'implore,

Viens brûler ici d'un éternel amour.

Il m'appelle, il m'engage

A presser mon voyage;

Porte-lui, beau nuage,

Pour m'annoncer,

Porte-lui ce baiser.

Mon petit Boulboup,

Trois baisers

Prends ce doux baiser.

Trois id.

C'est la flamme

De mon âme,

C'est ta femme

Qui voudrait t'enlacer;

Reçois ce doux baiser,

Ah! reçois ce brûlant baiser,

Prends ce baiser.

CHOEUR DES HOMMES.

Pendant ce chœur tous les hommes s'éloignent à pas comptés, et sortent sur le dernier mot.

Maintenant laissons-la,
Elle pense à Siva ;
Il nous faut la quitter
Pour la laisser méditer.
Allons mettre le feu
Au bûcher qui va dans peu
La réduire à rien ;
Ah ! qu'ici l'on s'amuse bien !

Ils sortent, laissant Tata-Lili qui semble absorbée dans ses réflexions.

SCÈNE VIII .

ANITA et TOUTES LES FEMMES. *

ANITA, qui les a suivis de l'œil, se redressant.

Ils sont partis!... à mon tour! (Elle saisit Cocorilla et Djelmi par la main, et les entraîne sur le devant de la scène. — Toutes les autres femmes se rapprochent et forment un cercle autour d'elles. — Aux femmes, avec éclat.) Tenez ! vous me faites toutes pitié.

TOUTES, étonnées.

Hein ?

ANITA.

Vous chantez... vous dansez... vous riez.. au moment où je vais. ... Parmi vous toutes il n'y en a donc pas une qui ait quelque chose là.

TOUTES.

Oh !

ANITA.

Comment, je suis heureuse de vivre... et parce j'ai eu la bêtise d'épouser un grand imbécile qui n'a pas su se

* Quatre bayadères, Zoloi, Ninika, Tata-Lili, Cocorilla, Djelmi, quatre bayadères, toutes les autres femmes au fond.

défendre contre une panthère ; lui qui avait bien su se défendre contre moi — il faut que je me sacrifie... il faut que, pauvre alouette, je lui tombe toute rôtie dans le bec... Et vous ne vous indignez pas... vous trouvez cela tout naturel... vous venez m'offrir des fleurs. Ah ! tenez vous êtes d'une jolie candeur !

Elle passe à gauche.

COCORILLA.

A la bonne heure ! je me disais aussi...

NINIKÀ.

Mais c'est la coutume du pays !

ANITA, revenant au milieu. *

Et que me fait votre coutume ? ô grues sublimes que vous êtes. Est-ce que je la connaissais en me mariant?... Je ne suis pas du Malabar, moi... je suis de la rue Vivienne... je n'ai pas la foi !

COCORILLA.

C'est vrai !

ANITA.

Et d'ailleurs mes intérêts sont les vôtres... Ce qui m'arrive aujourd'hui peut vous arriver aussi... Mariez-vous demain et voilà comme vous serez dimanche !

TOUTES, s'animant.

Oui... oui... elle a raison.

COCORILLA.

Certainement elle a raison... ainsi, moi, j'adore Zizibar... et je n'ose pas l'épouser... parce que j'ai peur... A bas le bûcher !

TOUTES.

A bas le bûcher !

COCORILLA.

Mais comment empêcher ? que faire ?

* Quatre bayadères, Zoloé, Cocorilla, Tata-Lili, Ninika, Djelmi, quatre badayères.

ANITA.

C'est bien simple... L'hôtel du maharadjah est là... courez-y...

COCORILLA.

Il nous refusera.

ANITA.

Non!... si vous lui posez un ultimatum!... Faites comme chez nous. — En France les femmes posent des ultimatums... Déclarez-lui que, tant que le bûcher ne sera pas al-oli, plus une de vous ne consentira à se marier...

COCORILLA, très-animée.

Mais oui... c'est un moyen...

ANITA.

Et il faudra bien que le maharadjah cède... car plus de mariage... plus d'enfants!... du moins, j'aime à le croire.

NINIKÀ.

Et plus d'enfants, plus de Malabar!

DJELMI.

Et le Malabar périra...

ANITA.

Puis-je compter sur vous?

TOUTES.

Oui... ouï!

ANITA.

Eh bien! moi je me charge du maharadjah.

ZIZIBAR, paraissant à une fenêtre du rez-de-chaussée de la maison de droite sans être vu, à part.

Qu'ai-je entendu? Courons prévenir Boulbourn.

Il disparaît et sort par la porte de la maison.

CHANT DE RÉVOLTE

I

ANITA.

Guerre à Siva!

Guerre à Brahma!

A tous les dieux ennemis de la femme,

Détruisons une idole infâme !

Guerre à Siva !

Guerre à Brahma !

TOUTES.

Guerre à Siva !

Guerre à Brahma !

Etc.

ANITA.

Ainsi que les femmes de France,

Formons une sainte alliance !

Poussons un cri de liberté,

Et brisons un joug détesté.

ANITA et COCORILLA.

Qu'un seul mot ici nous unisse !

Et que ce seul mot soit justice,

Ou que le Malabar périsse !

Que le Malabar périsse !

TOUTES.

Guerre à Siva !

Guerre à Brahma !

A tous les dieux ennemis de la femme,

Détruisons une idole infâme.

Guerre à Siva !

Guerre à Brabma !

II

ANITA.

Les hommes nous font leurs esclaves,

Il nous faut briser ces entraves,

Vivants, nous les rendons heureux,

Morts, il faut qu'on coure après eux !

ANITA et COCORILLA.

Ah ! que cette loi s'abolisse,

Et que notre cri soit justice,

Ou que le Malabar périsse !

Que le Malabar périsse ?

TOUTES.

Guerre à Siva !

Guerre à Brahma !

A tous les dieux ennemis de la femme,

Détruisons cette idole infâme.

Guerre à Siva,

Guerre à Brahma !

On renverse l'idole.

Toutes les jeunes filles sortent en courant. Anita entre dans le palais du maharadjah.

SCÈNE IX

BOULBOUM, puis LE NABAB, SEIGNEURS.

BOULBOUM, entrant.

Zizibar avait raison... Une émeute... une révolte... Elles ont fichu Siva par terre... Va donc, vilain singe... (Deux fakirs entrent de la droite et enlèvent les morceaux de l'idole brisée.) Elles veulent sauver Tata-Lili... Eh bien !... ça me va !... oui, ça me va ! Parce qu'au fond, quoi qu'en dise cette canaille de Zizibar, je sens bien que ce que j'ai fait... vous me direz : Eh bien, alors, parle ; je vous répondrai : Pendu !.. Voilà !... C'est la faute à la société !.. Ainsi, on a des remords, n'est-ce pas .. on reconnaît que ce qu'on a fait n'est pas délicat... on veut tout dire... C'est un bon mouvement... j'appelle ça un bon mouvement... Eh bien, non ! la société arrive... avec son article 428., et elle vous dit : Si tu parles, je te pends. Ça coupe votre mouvement, et alors, comme on désire sauver sa femme, on n'a plus d'espoir que dans l'émeute... on devient révolutionnaire... c'est la faute de la société.

COUPLETS

I

Sait-on jamais quell' mouch' vous pique
 Quand on s'jett' dans la politique?
 Ceux qui veulent tout changer sont ceux
 Qui trouv'nt que ça va mal chez eux.

Et voilà d'ordinaire
 Comme on d'vient révolutionnaire;
 C'est comm'ça
 Et voilà.

II

Par exemple on épouse un' femme,
 Qui n'a pas d'fixité dans l'âme,
 Ell' manqu' de suite dans ses goûts,
 Elle en aim' mieux un autr' que vous.

Et voilà d'ordinaire
 etc.

III

Au lieu de faire sa fortune
 On a fait des trous à la lune,
 On dit qu'on sauv' la société...
 On sauv' la caiss' qu'est à côté...

Et voilà d'ordinaire
 etc.

(Bruit dans le lointain.) Hein ! la révolte semble gagner du terrain — Quelle perplexité ! Le veux-je ? ou ne le veux-je point ?

SCÈNE X

BOULBOUM, LE MAHARADJAH, ANITA. *

ANITA.

Ah ! je vous dis que ça ne peu' pas se passer comme ça.

* Tata-Lili, le maharadjah, Boulbourn.

LE MAHARADJAH, sortant de son palais et venant en scène avec Anita.

Je n'en veux pas entendre davantage..

ANITA.

Mais, monsieur le maharadjah !

BOULBOUM, à part.

Hein ?... ma femme !..

LE MAHARADJAH.

Je n'admets pas qu'on révolutionne le Malabar pour une question qui n'en vaut vraiment pas la peine.

ANITA.

Permettez, elle en vaut la peine pour moi..

LE MAHARADJAH, désignant Boulbourn.

J'en appelle à ce bon brahmane ! Bon père ! sermonez madame... Donnez-lui quelques conseils...

BOULBOUM, embarrassé.

Moi...

LE MAHARADJAH.

Comprenez-vous ça ? Refuser de monter sur le bûcher... amener les populations... Je vous le demande... est-ce raisonnable ?

BOULBOUM.

Dame !... ça dépend des idées...

LE MAHARADJAH, étonné.

Comment... ça dépend des idées... (A Anita.) Mais la fête est annoncée... les boutiques... on compte sur des réjouissances...

ANITA.

Eh bien ! on s'en passera....

BOULBOUM.

A la rigueur, on pourrait s'en passer...

LE MAHARADJAH, étonné, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc, ce brahmane ? (Haut.) Mais comment voulez-vous que je gouverne mon peuple, si je ne lui donne pas de réjouissances ?

ANITA.

Ça vous regarde, cela... mais ça ne me regarde pas.

LE MAHARADJAH.

Et puis les places sont retenues... Moi-même j'ai loué trois fenêtres de mon palais. . payées d'avance.

BOULBOUM.

Pas malin... Vous rendrez l'argent..

LE MAHARADJAH, à part.

Rendre l'argent, mais il divague — (A Anita.) Et votre mari... qui vous attend là haut?

ANITA.

Il attendra...

BOULBOUM.

Un peu plus tôt, un peu plus tard... Tous les jours on attend une personne... elle est en retard, n'est-ce pas?... Eh bien ! on attend, quoi ?

LE MAHARADJAH, à Boulbourn.

Voulez-vous bien vous taire, à la fin... (A Anita.) Vous ne l'aimiez donc pas, votre mari ?

ANITA, émue.

Mon pauvre Boulbourn ! je l'adorais. ...

BOULBOUM, à part.

Elle m'adorait!...

ANITA.

J'étais quelquefois vive avec lui... mais dans le fond je l'aimais bien... Quand on a passé les plus belles années de sa vie avec un homme... quand on lui a donné son premier amour... ses illusions de jeune fille... tout ce qu'on avait enfin...

BOULBOUM, à part, très-ému.

C'est vrai !... elle m'a donné tout ce qu'elle avait... ce n'est pas de sa faute si elle n'avait pas davantage...

Il tire son mouchoir.

LE MAHARADJAH, à part.

Il va pleurer, maintenant... (A Boulbourn, en désignant son mouchoir.) Cachez donc ça...

ANITA.

Il serait là, mon pauvre Boulboun... Il reviendrait pour cinq minutes seulement... qu'il serait le premier à me dire de vivre...

BOULBOUM, pleurant.

Certainement, certainement...

LE MAHARADJAH.

Il pleure !... ah ! c'est trop fort...

BOULBOUM, pleurant.

Hi, hi, hi.

LE MAHARADJAH, à Boulboun.

Mais finissez donc... (A lui-même.) Quel drôle de brahmane !... je n'en ai jamais rencontré de pareil.

ANITA, au maharadjah.

Ah ! je sais bien pourquoi vous tenez à votre bûcher... vous espérez hériter de mes biens...

LE MAHARADJAH.

C'est l'usage.

ANITA.

Oui... Eh bien, vous vous en passerez... mes dispositions sont prises... et si je brûle, je vous déclare que tout ce que possédait Boulboun... son bazar... sa villa... tout brûlera en même temps...

BOULBOUM, à part, effrayé.

Hein ?

LE MAHARADJAH.

Comment ?

ANITA.

J'ai des serviteurs dévoués... Tout est convenu avec eux... au moment même où s'allumera mon bûcher... ils mettront le feu partout.

BOULBOUM, très-inquiet, à part.

Ah ! mais... ah ! mais...

LE MAHARADJAH.

Parole d'honneur !... ça ne s'est jamais vu.

ANITA.

Ca se verra...

BOULBOUM, à part.

Mais je suis ruiné... la spéculation est encore plus mauvaise que je ne croyais... c'est maintenant qu'il faut à tout prix la sauver.

LE MAHARADJAH, à Boulboun.

Voyons!.. Parlez-lui donc... Ramenez madame à son devoir, c'est votre fonction...

BOULBOUM, passant à Tata, avec explosion. *

Eh bien!... oui... je parlerai... parce qu'enfin... n'est-ce pas?... on se tait, mais on n'en pense pas moins...

LE MAHARADJAH.

A la bonne heure...

BOULBOUM.

Madame a raison... Le peuple a raison... Tout le monde a raison... excepté vous qui avez tort.

ANITA.

Très-bien!

BOULBOUM.

Plus de bûcher!

LE MAHARADJAH, effrayé, à part.

Un brahmane révolutionnaire! (Haut.) Permettez!

BOULBOUM.

Je sais ce que vous allez me dire... La coutume! la tradition!... Rengainesque tout cela. (S'animant.) J'arbore le drapeau des idées nouvelles... je jette le froc... je marche avec le progrès... En avant! en avant!

ANITA.

Bravo! bon vieillard.

LE MAHARADJAH, effrayé, à part.

Mais il devient fou!

* Tata-Lili, Boulboun, le maharadjah.

SCÈNE XI

LES MÊMES, DJELMI, NINIKÀ, ZOLOÉ,
LINDA, TAMARIS, IROÉ, ZIZI, AISSÉ,
MIRRA, BENGALI, IKITA.

LA FOULE, au dehors.

A bas le bûcher !

Plusieurs jeunes filles, Linda, Tamaris, Iroé, Ikita, Aissé, Mirra, Zizi et Bengali entrent successivement en scène et se précipitent vers le maharadjah.

LINDA.

Oui... à bas le bûcher !

TAMARIS.

Nous n'en voulons plus !

IROÉ.

C'est une infamie !

ZIZI.

Une indignité !

ANITA.

Bravo ! mesdemoiselles !

AISSÉ.

Plus de mariages !

MIRRA.

Plus de tyrans !

BENGALI.

Plus de Malabar !

IKITA.

Nous nous révoltons à la fin !

TATA-LILI.

A bas le bûcher !

TOUTES.

A bas le bûcher !

Entrée des hommes.

LE MAHARADJAH.

Elles me font peur ! A moi, mes gardes !

Il rentre dans son palais.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA FOULE, COCORILLA,
puis ZANZIBAR, LE NABAB, SEIGNEURS etc.

BOULBOUM, prenant le milieu.*

Oui, mes enfants... je me mets à votre tête... A bas le
bûcher !

COCORILLA, à la foule.

Le brahmane qui est avec nous !... Vive le brahmane !

TOUS.

Vive le brahmane !

BOULBOUM.

Et ne faiblissons pas ! Maharadjah ! maharadjah !

CRIS DE LA FOULE, sur l'air des lampions.

Maharadjah ! maharadjah !

LE MAHARADJAH, agitant un papier.

Silence ! Ecoutez tous !... Je vais parler !... (Lisant.) Père
des Indous, Indou moi-même... moi, maharadjah de Tra-
vancore... j'entre dans la voie des concessions. »

TOUS.

Bravo !

LE MAHARADJAH.

Je sais où cela mène... mais je n'ai pas le choix... donc

* Aïssé, Iroé, Zizibar, Mirra, Zoloé, Cocorilla, Boulboun, Tata-Lili,
Djelmi, Ninika, Tamaris, Linda, Bengali.

je décrète qu'en attendant que le gouvernement de Malabar se soit prononcé sur l'abolition du bûcher, toute veuve destinée à y monter pourra en être exemptée...

TOUTES.

Ah !

LE MAHARADJAH.

A une condition... c'est qu'au lieu du sacrifice de sa vie, elle fera le sacrifice de sa liberté.

ANITA.

Ah ! mais... ah ! mais... et comment l'entendez-vous ?..

LE MAHARADJAH.

En conséquence, toute veuve pourra être rachetée par voie d'adjudication, aux enchères, pour le montant dudit rachat être remis entre mes mains... et, à dater de ce moment, elle deviendra l'esclave du plus offrant... et dernier... chérisseur... J'ai dit.

TOUS.

Vive le maharadjah !

BOULBOUM, criant.

Bravo !.. bravo !..

ANITA.

Aux enchères ! En voilà une idée, par exemple !

LE NABAB, qui a paru à son balcon aux seigneurs.

Tiens, une femme à acheter...

LE MAHARADJAH, à Tata-Lili.

Madame, avez-vous quelques observations à faire ?

ANITA.

Dame ! j'aime mieux ça qu'autre chose... (A elle-même.) Mais c'est égal !.. aux enchères, c'est drôle.

LE MAHARADJAH.

Otez votre voile qu'on puisse examiner.

BOULBOUM, à lui même.

Je la rachète. . et ce soir, nous disons adieu au Malabar...

LE MAHARADJAH.

Il va être procédé immédiatement à la vente... En voici les conditions : Expressément au comptant, et cinq pour cent en sus pour les frais.

Anita ôte son voile.

LE NABAB, la reconnaissant du haut de son balcon.

Je ne me trompe pas... la Parisienne... la femme de Boulbourn !

LE MAHARADJAH.

Allons, messieurs... Nous mettons en vente la nommée Tata-Lili... en français Anita Tivoli, dite familièrement : Nounouche... Parisienne... Combien dit-on ?

ZIZIBAR.

Etablissons un chiffre.

BOULBOURN, à part.

Personne n'ouvre... bon signe !

LE MAHARADJAH.

Pas d'offre ?.. Examinez donc, messieurs... c'est signé d'un maître... (A Anita.) Allons, madame, faites-vous valoir.

ANITA, s'avançant.

C'est assez embarrassant... enfin !

COUPLETS

Voyez, messieurs, voyez l'objet !
 Pas de surprise,
 Qu'on expertise.
 Tout est bien fait,
 Tout est complet,
 Voyez, messieurs, voyez l'objet.

I

Un air timide, un ton modeste
 Seraient, je crois, hors de saison ;
 D'ailleurs ce qui se voit de reste
 De se cacher n'a point raison.

Voyez mes yeux, mes dents, ma bouche,
 Tout cela vous plaît-il ? Eh bien !
 Tout cela, messieurs, ce n'est rien
 Auprès des talents de Nounouche...

Voyez, messieurs, voyez l'objet !
 Pas de surprise... etc.

II

Je sais bien tenir un ménage,
 Je sais bien écrire et compter,
 Je suis courageuse à l'ouvrage
 Autant qu'on peut le souhaiter.
 Poupée exquise, je sais même,
 Quand on presse un certain ressort,
 Qui sur mon cœur fait son effort,
 Dire à ceux qui m'aiment : je t'aime !..

Voyez, messieurs, voyez l'objet
 Etc., etc.

LE MAHARADJAH.

Commençons... A quel prix avons-nous acquéreur ?..

ANITA, à part.

Ces Orientaux manquent de galanterie !

LE NABAB.

Mille roupies !

ANITA, à part.

Enfin!... Tiens ! c'est le nabab.

ZIZIBAR, à Boulboum.

Monsieur, c'est le nabab !..}

BOULBOUM, à part.

Lui!.. Est-ce qu'il voudrait..

LE MAHARADJAH.

Nous avons marchand à mille roupies.

BOULBOUM, à part.

Mille roupies... une femme qui en vaut... (Avec force.)
 mille et une!..

ANITA.

Ah ! ah ! le brahmanes s'en mêle !

LE NABAB.

Dix mille!..

BOULBOUM.

Et une !

ANITA, à part.

Dans quel but, mon Dieu ! bon vieillard !

LE NABAB.

Vingt mille!...

ANITA, à part.

Ça s'anime...

BOULBOUM, à part.

Mauvaise spéculation ! mauvaise spéculation !

LE MAHARADJAH, à un homme dans la foule.

Vous dites, là bas ?

L'HOMME.

Moi, je ne dis rien...

LA FEMME, à l'homme.

Hein ! tu achètes des femmes... toi !..

L'HOMME.

Mais non !

LA FEMME.

Ah ! monstre !..

Elle lui donne des coups et l'entraîne — Tous deux sortent en se disputant.

LE MAHARADJAH.

Personne ne dit mot...

ZIZIBAR.

Suivez la vente !

BOULBOUM.

Pardon... Je demande à voir... (A part.) Filou de Nabab !..
Tâchons de le refroidir. (Haut, regardant Anita.) Vingt mille
roupies une blonde... et pas très-grasse encore. .

ANITA.

Qu'est-ce qu'il lui faut donc ?

BOULBOUM.

C'est bien payé... Enfin... c'est une pure folie que je fais. — et une!...

LE NABAB, vivement.

Cinquante mille

BOULBOUM.

Ah ! mais...

ZIZIBAR, à Boulbourn.

Dites donc, monsieur.. il va bien le nabab... il l'aura.

BOULBOUM, très-agité, à Zizibar.

Il l'aura... il l'aura..

LE MAHARADJAH.

Cinquante mille, c'est à gauche... Bon brahmane... ce n'est plus par vous !

BOULBOUM, très-ému.

Cinquante mille, et une !

LE NABAB, vivement.

Cent mille !

ANITA.

Ça, c'est un chiffre.

BOULBOUM, à Zizibar, suffoqué par l'émotion.

Ma f... femme ! ma femme !

ZIZIBAR, à Boulbourn.

Bon ! voilà que vous la regrettez maintenant.

BOULBOUM, à Zizibar, en pleurant.

Je l'aime... Je sens que je l'aime!...

ZIZIBAR, à Boulbourn.

Alors, il ne fallait pas chercher à vous en défaire.

BOULBOUM, à Zizibar.

Ah ! tu ne connais pas le cœur humain ! Je voulais bien qu'on me la brûlât... je ne veux pas qu'on me la . prenne !

LE MAHARADJAH.

Cent mille roupies... Personne ne dit mot... C'est bien vu... pas d'erreurs ! (A Zizibar.) Vous savez par qui ?

ZIZIBAR.

Oui, monsieur... c'est à gauche!... c'est le viveur!

LE MAHARADJAH.

Une fois, deux fois, trois fois... pas de regrets?..
adjugé!... passez votre carte!

ZIZIBAR.

Donnez-vous un à compte?

F I N A L E

CHŒUR.

Adjugé,
Voilà tout arrangé,
Adjugé,

COCORILLA.

Oui, voilà tout arrangé,
Le radjah a transigé,
Le bûcher est abrogé!

DJELMI, ZOLOÉ et NINIKA.

Le bûcher est abrogé,

COCORILLA.

Tata de maître a changé,
Triomphant du préjugé,
Le nabab s'en est chargé.

LES TROIS FEMMES.

Le nabab s'en est chargé,

ENSEMBLE.

Et voilà tout arrangé,
Adjugé!

CHŒUR.

Adjugé,
Voilà tout arrangé,
Adjugé!

ANITA, au nabab.

Ah! prince, comment reconnaître
Une semblable bonté,

LE NABAB.

En n'ayant pas pour votre maître
Trop de sévérité.

ANITA, à Boulboum qui est atterré.
Merci, généreux brahmane !
Pour tous vos nobles efforts !

BOULBOUM, très-ému, bredouillant.
Certainement... croyez que... madame...
L'amour, les remords...

Il s'affaisse dans les bras de Zizibar.

Beuh !

ANITA, le levant des yeux.
Le pauvre homme ! — Il m'aimait !...

ZIZIBAR, bas à Boulboum.
Soyez donc crâne ! Vous allez vous trahir !

BOULBOUM, se redressant.
Quelle position !
Mauvaise spéculation !

Pendant ce temps le nabab a donné des ordres à ses serviteurs. — On
a amené son palanquin. Il fait signe à Anita d'y monter.

COCORILLA et LES TROIS FEMMES, s'inclinant devant Anita.
Salut à toi qui viens de briser notre entrave,

ANITA.

Oui, mais en vous sauvant, moi, je deviens esclave.

LE NABAB, installant Anita.

Non, soyez la maîtresse, et je serai l'esclave.

Il prend place à côté d'elle. — Au peuple.

Et vous, gens de la noce, accourez sur nos pas,
Car nous n'entendons pas

Que la fête

S'arrête ;

Au palais du nabab, on ne s'ennuiera pas

CHOEUR

Au palais ! au palais !

LE NABAB.

Parlé. Et vous, cher brahmane, nous ferez vous l'honneur...

BOULBOUM.

Comment donc, cher monsieur.:

Se mettant à leur tête.

Je ne les quitte pas,
 Je veux même guider leurs pas
 Au palais! mes amis,
 Nous allons faire bombance,
 Gai repas, folle danse:
 Tout cela nous est promis.
 Notre couvert est mis,
 Ce nabab opulent,
 Ce seigneur excellent,
 Vit à la française;
 On est chez lui très à son aise.
 Allons donc festoyer
 Et vider son cellier,
 Ce qui vaut mieux que danser devant un brasier!
 Le plaisir est là-bas,
 Vous prendrez vos ébats,
 On dansera des pas
 Que vous ne connaissez pas.

LE MAHARADJAH, à son balcon.

Parlé. Quel drôle de brahmane!

REPRISE DU CHOEUR.

Au palais! mes amis,
 Etc.

La foule, Boulbourn en tête, accompagne le nabab en chantant et en dansant.

CHOEUR

Suivons dans son chemin
 Le palanquin
 De ce badin
 Crié. Nabab.

Qui Je nous aurait cru
Etre reçu
Au palais du
Crié. Nabab.

C'est un plaisir nouveau,
Dont il nous faut
Rendre grâces au
Crié. Nabab ;

Qu'ils soient jolis ou laids,
C'est dans leurs palais
Qu'on aime à voir les
Crié. Nababs.

Ah ! ah ! ah ! etc.

REPRISE.

Suivons dans son chemin, etc.
D'une esclave d'occasion
Quelle sera la fonction ?
Si j'en juge à la mine,
Quoique le nabab soit gourmand,
Lorsqu'à son service il la prend,
Pour faire la cuisine,
Le gaillard est trop fin, oui-dà !
Il connaît le prix de Tata !
Le rôle qu'il lui confiera
Vaut mieux que ça...

Ah ! ah ! ah ! ah ! etc

REPRISE.

Suivons dans son chemin, etc.

ACTE TROISIÈME

CHEZ LE NABAB

Une salle décorée en style oriental, mais meublée à la française —

Au fond une grande porte ouvrent sur un magnifique jardin ; aux deux côtés de la porte ; deux grands tableaux représentant deux femmes, l'une debout, l'autre couchée. A droite, pan coupé, une grande ouverture donnant sur des jardins ; à gauche, pan coupé, une porte, de chaque côté de la porte au fond des consoles blanc et or ; dessus des groupes en bronze, des potiches et une pendule — Tables, chaises, poufs, fauteuils à la mode française. Une toilette très-élégante, couverte de fleurs et de parfums — A gauche, un divan surmonté d'un dais, en forme de baldaquin ; sur une table, au milieu, des journaux et des albums.

SCÈNE PREMIÈRE

COCORILLA, IKITA, TAMARIS, A I SÉ
et IROÉ. *

Elles disposent l'appartement.

COCORILLA.

Eh bien ! avançons-nous ?

IKITA.

Dans un instant tout sera prêt pour recevoir la charmante Tata-Lili.

* Ikita près du divan, Iroé près de la console, Cocorilla près de la table au milieu, Aisé près de l'autre console, Tamaris près de la toilette.

COCORILLA.

Vous savez que le nabab veut que tout soit ici à la française, pour que Tata-Lili, en entrant dans ce boudoir, se croie encore à Paris..

TAMARIS.

Nous avons exécuté vos ordres de point en point.

AISSÉ.

Il n'y a plus d'indien que le plafond de la tenture...

IKITA.

Qui est en indienne.

COCORILLA.

Très-bien.. Et la maison, la livrée?..

IROÉ.

Au meilleur goût de Paris!

IKITA.

Habillées à neuf sur les dernières gravures de modes de la Belle-Jardinière.

COCORILLA.

Allons, le nabab sera content... Mais en dehors même des cent mille roupies qu'il vient d'envoyer payer au maharadjah, il saura ce que ça lui coûte.. Vous pouvez vous retirer, mesdemoiselles.

ZIZIBAR, au dehors.

Cocorilla! Cocorilla!

COCORILLA.

Quel est ce bruit?.. — Ah! Zizibar!

SCÈNE II

COCORILLA, ZIZIBAR. *

ZIZIBAR.

Cocorilla!... Je vous trouve enfin!..

* Cocorilla, Zizibar.

COCORILLA.

Qu'avez-vous?

ZIZIBAR.

Pardon!... L'émotion.. la joie.. ça m'étrangle.. Figurez-vous que le nabab m'a couvert d'or... Pour la façon intelligente dont j'ai conduit les enchères... Il m'a donné mille roupies.

COCORILLA.

Quel homme!

ZIZIBAR.

Qu'est-ce que j'en ai fait? des achats pour ma petite Cocorilla.

COCORILLA.

C'est gentil... Mais est-ce cela qui vous...

ZIZIBAR.

Non... ce qui m'étouffe... voilà... J'ai rencontré à la porte du palais les fakirs qui revenaient avec leurs balances de porter au maharadjah les cent mille roupies du nabab...

COCORILLA.

Eh bien?..

ZIZIBAR.

Eh bien ! je me suis assis machinalement sur ces balances et...

COCORILLA.

Et?...

ZIZIBAR.

Non!... L'émotion.. la joie... ça m'étrangle! Vous allez voir. (Il va en fond.) Entrez, mesdemoiselles.

SCÈNE III

LES MÊMES, DJELMI, ZOLOÉ, NINIKÀ, entrant par le
pan coupé à droite, suivies de QUATRE FAKIRS.

Deux fakirs, portent une grande balance à bras comme celle qui sert à peser
les jockeys ; deux autres fakirs portent des poids à la main ; en entrant les
trois femmes cachent les balances, que les fakirs posent au milieu devant
la table.

QUINTETTE

LES TROIS FÈMMES. *

Cocorilla, l'heure s'avance
Où tu vas être heureuse aussi ;
Ton bonheur est dans la balance,
Dans la balance que voici.

COCORILLA.

Enfin, parlerez-vous ? que veut dire ceci ?

ZIZIBAR.

Ça veut dire, ne vous déplaie,
Que je vous aime et que je pèse
Mes quatre-vingt-quatre kilos.

COCORILLA, riant.

Et depuis quand ?

ZIZIBAR.

Depuis une heure

Depuis le déjeuner...

COCORILLA.

Mais n'est-ce pas un leurre ?

ZIZIBAR.

Voyez comme je suis gros !

DJELMI.

Ah ! qu'il est gros !

* Djelmi, Cocorilla, les Balances, Ninika, Zoloé, les fakirs, au fond Zizibar.

** Zizibar, Cocorilla, Djelmi, Ninika, Zoloé.

LA VEUVE DU MALABAR

ZOLOÉ.

Ah ! qu'il est gros !

NINIKÀ.

Ah ! qu'il est gros !

COCORILLA.

Je ne le trouve pas si gros !
 Etes-vous vraiment assez gros,
 Pour quatre-vingt-quatre kilos ?

ENSEMBLE.

COCORILLA.

Etes-vous assez gros, gros, gros,
 Pour quatre-vingt-quatre kilos.

ZIZIBAR, DJELMI, ZOLOÉ, NINIKÀ.

Je suis { bien assez gros, gros, gros,
 Il est {
 Pour quatre-vingt-quatre kilos !

ZIZIBAR.

Pesez !

Djelmi place une chaise sur la balance.

LES FEMMES.

Pesons !

COCORILLA.

Pesez !

LES FEMMES.

Pesons !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

COCORILLA, à Zizibar.

Allons ! placez-vous sur la chaise ! *

Aux femmes.

Sur le plateau, mettez les poids !
 Quatre-vingt-deux.. quatre... il les pèse.

A Zizibar.

J'ai vu maintenant.. je vous crois !

* Djelmi, Cocorilla, Zizibar, Ninika, Zoloé.

ENSEMBLE.

Il a le poids ! il a le poids ! *

CANTABILE

COCORILLA.

Phénomène de la nature,
Il est d'usage, m'a-t-on dit,
D'encourager l'agriculture,
En primant le plus gros produit.
Bien des éleveurs, je le gage,
L'auront mérité moins que vous,
Honneur au travail, au courage !
Zizibar, soyez mon époux !

ZIZIBAR.

Et maintenant que j'ai rempli les clauses,
Voyez si je fais bien les choses ;
Des mains de votre époux
Recevez ces cadeaux ; rien n'est trop beau pour vous !
Tenez ! tenez !
Prenez ! prenez !

Il sort de ses poches des bracelets, des colliers, des parures de toutes
sortes qu'il donne à Cocorilla.

LES FEMMES.

Tenez !
Prenez !

ZIZIBAR, continuant à tirer des bijoux, de ses poches et un sac
d'argent.

Tenez, prenez, prenez toujours !

COCORILLA.

Ah ! qu'ils sont beaux ! ah ! qu'ils sont lourds !
S'arrêtant tout à coup.

Oui.. qu'ils sont lourds ! — Pardon, mais sans reproches,
Vous avez retiré tout cela de vos poches ?

ZIZIBAR.

Sans doute ! Eh bien ?

* Djismi, Zizibar, Cocorilla, Ninika, Zolod.

LA VEUVE DU MALABAR

LES TROIS FEMMES.

Qu'avez-vous donc ?

COCORILLA.

Moi, je n'ai rien.

A Zizibar.

Voulez-vous bien, ne vous déplaie..

Vous remettre sur cette chaise ? *

Aux femmes.

Sur le plateau comptez les poids..

Voyez à présent ce qu'il pèse..

LES FEMMES.

Soixante-deux.. soixante-trois !.

COCORILLA, parlé.

Oh !... Majumbo avait dit soixante-quinze !..

COCORILLA.

Il a maigri !

LES TROIS FEMMES.

Il a maigri !

COCORILLA.

Vous ne serez pas mon mari !

ENSEMBLE.

ZIZIBAR, pleurant.

COCORILLA, LES 3 FEMMES,

riant.

Hi ! hi ! hi ! hi !

Ah ! ah ! ah ! ah !

Je ne serai pas son mari !

Le bon tour qu'il avait fait là !

Hi ! hi ! hi ! hi !

Ah ! ah ! ah ! ah !

Les fakirs sortent en riant et emportent la balance.

ZIZIBAR, s'arrachant les cheveux.

Non, non ! On n'a pas de déveine comme cela !

COCORILLA.

Allons ! silence ! Voici le nabab

* Djelmi, Cocorilla, Zizibar, Ninika, Zoloé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE NABAB venant de la gauche, pan coupé. —
Fond de costume indien. — Pet-en-l'air parisien.

LE NABAB.

Quel bruit ? On se dispute ici..

COCORILLA.

Ce n'est rien, seigneur... nous terminions nos arrangements.. avec Zizibar..

ZIZIBAR, à part.

Ils sont jolis, nos arrangements !

LE NABAB, regardant autour de lui. *

Parfait ! Exquis ! Tata-Lili, à son réveil, va se croire rue Vivienne !.. Ces tableaux font très-bien... ils ont quelque chose qui porte à l'idéal !.. Je les ai achetés à la vente du prince Kirchen-Bischoff. — Ah ! Et mes gens ? sont-ils prêts à paraître devant moi... sous leur nouvel aspect ?

ZIZIBAR.

Ils attendent vos ordres....

LE NABAB.

Qu'ils entrent ! qu'ils entrent !

ZIZIBAR, va au fond et fait un signe.

Voici la nouvelle maison du nabab !

* Cocorilla, le nabab, Zizibar, Djelmi, Ninika, Zoloé.

SCÈNE V

LES MÊMES, BOULBOUM, LES GENS entrent du fond
et viennent se ranger sur deux rangs à gauche, face au public.

CHŒUR DE DOMESTIQUES. *

Les gens d'maison.
Quel chic ils ont !
Nous v'là vêtus aux mod's dernier's !
Nous connaissons les bell's manières,
Et sans orgueil nous n'craignons guères,
D'comparaison.

Galuchets et larbins,
Nous sommes des malins,
Et nous allons bien vivre ;
Quand viendra l'carnaval,
Nous aurons notre bal,
Et tout c'qui peut s'ensuivre,
C'est la dans' du panier,
Qui va nous initier
Aux joies du sou pour livre ?

REPRISE.

Par tout le monde.
Les gens d'maison.

LE NABAB.

Idéal ! idéal !... mais je ne vois pas mon nouveau va-
let de chambre !

BOULBOUM, entrant du fond.

Voilà, bon maître, voilà !

LE NABAB.

Ah ! ah ! bonne tenue ! de la distinction ! Ah ! il a la
tête d'Ernest... du Café Anglais !... Comment t'appelles-tu ?

* Domestiques, Le nabab, Cocorilla Zizibar, Djelmi, Ninica, Zoloé.

BOULBOUM.

Gardenia !

LE NABAB.

Une fleur des Indes ! fichu nom !.. — Tu t'appelleras Ernest, j'aime mieux ça !..

BOULBOUM.

Ernest !... Moi bien vouloir..

LE NABAB.

Tu vas procéder à ma toilette... Sortez tous... et allez vous mettre à la disposition de la maîtresse de céans..

Sortie générale. — Les domestiques sortent par le fond en défilant devant le nabab. Les autres personnages sortent par la droite, pan coupé.

REPRISE DU CHOEUR.

SCÈNE VI

LE NABAB, BOULBOUM.

BOULBOUM, qui a fait asseoir le nabab un pen à droite, va de la toilette à sa chaise pendant toute la scène.

Fraser bon maître ?..

LE NABAB.

Oui... Il s'agit de me faire beau pour plaire à ta nouvelle maîtresse.

BOULBOUM.

Vieux gueux !

Il donne un coup sur la tête du nabab.

LE NABAB, vivement.

Hein ! quoi ?

BOULBOUM.

Moustiques... taquiner bon maître.. attraper moustiques..

LE NABAB, à part.

Il est plein de prévenances. (Haut.) Hier, à l'issue de la fête, Tata-Lili m'a demandé à se retirer dans ses appartements.. je sais vivre.. je lui ai laissé toute liberté..

BOULBOUM.

Heureusement.

LE NABAB.

Mais tu comprends qu'avant ce soir..

BOULBOUM.

Ce soir..

Nouveau coup sur la tête du nabab.

LE NABAB.

Hein ?

BOULBOUM.

Moustiques.. attraper moustiques.

NABAB.

Non, non, décidément. J'aime autant que tu laisses les moustiques tranquilles... Allons !.. prépare mes parfums les plus suaves.. mes pommades les plus enivrantes..

BOULBOUM, à part.

Attends, je m'en vais t'en préparer une de ma façon... J'ai pris mes précautions... (Fouillant dans sa poche.) trois gous-ses d'ail écrasées dans de l'huile.

Il va à la toilette et prépare sa pommade.

LE NABAB.

Eh bien ?.. y sommes-nous ?.

BOULBOUM.

Voilà, voilà ! (A part.) Anita déteste l'ail.. (Haut.) Parfumer bon maître?

LE NABAB, se plaçant près de la toilette.

Allons.. à nous deux.. et soigne-moi..

BOULBOUM, à part.

Ah ! oui, je vais te soigner.. (Au public, en montrant le pot.) Ça ait de l'ayoli.. (Le sentant.) Ah ! pouah !.

LE NABAB.

Voyons, d'où viens-tu ? Raconte-moi ton histoire, tes performances, comme on dit là-bas.

BOULBOUM, tout en coiffant le nabab.

Mon histoire... histoire d'Ernest.

CHANSON NÈGRE

I

Moi qu'es d'une famille
Qu'a zévu des malheurs,
Un' tribu pas gentille
A fait couler nos pleurs,
Papa, grand chef suprême,
Devenu prisonnier,
Dans sa misère extrême...

LE NABAB.

Il s'a fait cordonnier.

BOULBOUM, parlé

Il le savait !

REFRAIN, ensemble.

TYROLIENNE.

La i tou ! La i tou !

II

BOULBOUM.

Maman tirait manique,
P'tit' sœur cousait soulier,
Moi, m'ai fait domestique,
Parc' qu'aimais pas métier.
Bell' dame européenne
S'amouracha de moi,
Et sur rive lointaine...

LE NABAB.

T'emmena z'avec soi.

BOULBOUM, parlé

Il le savait !

* Boulboun, le nabab.

TYROLIENNE, ensemble.

III

BOULBOUM.

Moi chantais chanson tendre,
Pour la désennuyer,
Quand malt' vint nous surprendre
Et voulut me tuer.
Vit' lâchant Dulcinée,
A tout' jambes m'enfuis,
Et par la cheminée

LE NABAB.

Tu revins au pays.

BOULBOUM, parlé.

Il le savait !...

TYROLIENNE, ensemble.

LE NABAB, riant.

Mais!.. quelle diable de pommade m'as-tu donc mis
là?.. Elle a une odeur singulière..

BOULBOUM.

Bon pommade... chez Lubin.. à Paris.

LE NABAB.

Voyons..

BOULBOUM, prenant sur la table un vrai pot de pommade et le

donnant au nabab.

Voilà !.. Oranger... jasmin.. vanille..

LE NABAB, sentant.

Oui... délicieuse.. Je me trompais..

BOULBOUM.

Maintenant, rafraîchir bon maître..

Il prend un flacon de vinaigre de Bully et le lui verse dans le cou.

LE NABAB.

Hein ! qu'est-ce que tu fais donc ?

BOULBOUM, versant toujours.

Vinaigre de Bully...

LE NABAB.

Mais tu m'inondes!.. quelques gouttes d'huile de Macassar.. et ce sera tout.

BOULBOUM, aspergeant les vêtements du nabab avec le flacon d'huile.
Macassar ! Macassar !

LE NABAB.

Pas sur mes habits!.. veux-tu bien finir!.. (Se regardent dans la glace.) Oh! oui, je suis joli!.. bien joli.. J'ai l'air d'un cocodès... chut! c'est elle!.. Je la reconnais aux battements de mon cœur.. va-t'en!.

BOULBOUM.

Hein?.. moi.. jamais quitter bon maître.

LE NABAB.

Vingt-cinq coups de bâton... si tu ne sors pas à l'instant.

BOULBOUM.

Oui, bon maître... oui.. je ne les perds pas de vue.. (A part) C'est égal... il empeste l'ail... Et Anita ne peut pas le souffrir!..

SCÈNE VII

LE NABAB, TATA-LILI, entrant du pan coupé à droite, escortée de IKITA, TAMARIS, A ISSÉ et IROË; Tata-Lili s'appuie sur l'épaule d'un petit nègre en groom; BOULBOUM, au fond à gauche.

TATA-LILI.

Prince! c'est splendide!... cette maison est du dernier galant... vos gens surtout... Ils ont un galbe!.. Je n'ai rien vu de semblable, à Paris, autour du lac... on se croirait à la cour d'un roi... (A part.) du roi Soulouque.

LE NABAB.

Vous êtes trop bonne..

TATA-LILI.

Non.. vraiment... non.. vraiment.. quant à Cricri.. j'en raffole.. il a un cachet... une couleur.. bon teint... reconduisez-le dans sa cage. (Les femmes sortent, emmenant le petit nègre par le pan coupé à droite; Boulboun est passé au fond à droite.*) J'ai fréquenté bien des gens chics dans ma vie... mais je vous jure que jamais je n'ai rien rencontré qui soit plus complètement au point!.... Voulez-vous que je vous dise, prince!.

LE NABAB.

Dites, ma déesse, dites!.

TATA-LILI.

Eh ! bien !... vous êtes un gommeux !... un vrai gommeux !...

LE NABAB.

Ah ! je suis.. un... qu'est-ce que ça veut dire?..

TATA-LILI.

Je n'en sais rien. C'est un nouveau mot parisien.. que je vous apporte par le bateau... L'origine en est discutée, mais tout le monde le dit sans le comprendre. Quand on est consacré gommeux par une femme comme moi, prince !.. on peut marcher la tête haute !.. et on n'est déplacé nulle part...

LE NABAB, lui baisant la main galamment et faisant mine de l'embrasser.

Les insignes ne se portent pas au cou ?

TATA-LILI.

Ah ! mais c'est du Marivaux, cela, prince!.. Plus tard, on verra.. (A part.) Mon Dieu ! quelle singulière odeur !

BOULBOUM, au fond à droite, à part.

La scène de l'ayoli !..

TATA-LILI, elle passe à gauche. **

Non, prince. Laissez-moi donner encore quelque temps à mes regrets.... mon pauvre Boulboun.

* Le nabab, Tata-Lili, Boulboun.

** Tata-Lili, le nabab, Boulboun.

LE NABAB.

Que voulez-vous ? Nous sommes presque tous mortels..

TATA-LILI.

Pauvre chéri !

BOULBOUM, à part.

Elle m'aime encore!.. Elle m'aimetoujours !. Ah! c'est le moment des aveux . (Il tire une lettre de sa poche.) Mais comment la lui remettre ?

TATA-LILI, dont le nabab vient de se rapprocher.)

Mais... ne trouvez-vous pas, prince... qu'il y a ici une singulière odeur.

LE NABAB, allant ouvrir la fenêtre.

Ah ! ce sont mes fleurs, le lotus-chicoréa... Tamaris !...

Il va à la porte, peu coupé à droite, et cause avec Tamaris pendant les répliques qui suivent.

BOULBOUM, va prendre sur la toilette un bouquet, y glisse sa lettre et l'offre à Tata-Lili.

Maîtresse... indisposée.. (Bas.) Lisez... *

TATA-LILI.

Qu'est-ce qu'il me veut, cet escogriffe ?.

BOULBOUM, faisant des gestes. Il s'assure que le nabab ne le voit pas. Lisez !..

ANITA.

Un billet!..

LE NABAB, à Tamaris qui paraît avec laquelle il cause un instant. Qu'on ferme la véranda.

ANITA, qui a lu le billet.

Vivant!... et il a voulu se débarrasser de moi ! Ah ! le chenapan !... P. S. « Cherchez autour de vous .. et sur un mot, sur un geste de pardon, le coupable s'humiliera à vos petits petons... » Son pardon ! merci !... (A Boulboum qui s'est rapproché.) Où est-il ? Le sais-tu, toi ?..

Elle fait un geste de menace. Tamaris quitte le nabab.

BOULBOUM, effrayé et faisant par mégarde son geste habituel. Heingh !.

* Tata-Lili, Boulboum, le nabab près de la porte, peu coupé, avec Tamaris.

TATA-LILI, à part.

Ce geste! si c'était... Voyons. (Haut.) Répondras-tu?

BOULBOUM, répétant le geste.

Heingh !.

TATA-LILI, stupéfaite — à part.

C'est lui!... le misérable!... Oh! je me vengerai! (D'un air indifférent au nabab qui redescend en scène.) Prince, quel est cet oison? *

BOULBOUM, à part.

Elle n'a donc pas compris?

LE NABAB.

C'est Ernest... mon valet de chambre...

TATA-LILI.

Ah! c'est Ernest!

BOULBOUM.

Oui, maîtresse, bonne maîtresse...

TATA-LILI, à part.

Il fait le singe!

BOULBOUM, à part.

Elle ne m'a pas reconnu!

LE NABAB.

Laisse-nous... Ernest.. (Bas.) Va-t-en, ou je t'assomme!.

TATA-LILI, vivement.

Non, non, qu'il reste! (A part.) Je tiens ma vengeance!
Tu vas voir.

LE NABAB.

Ah!... au fait, il va nous servir...

TATA-LILI, à part.

Oui, je crois qu'il va me servir.

LE NABAB.

Va nous chercher quelques rafraîchissements.. du champagne... du Xérès..

* Boulbourn, Tata-Lili, le nabab.

BOULBOUM, à part.

Il veut la griser!... (Haut.) Oui, maître...

Il sort par le fond et rentre un instant après, portant un plateau sur lequel il y a une bouteille de Champagne, une bouteille de Xérès, deux coupes et deux verres.

LE NABAB, s'asseyant sur une chaise en face de la table.

Oh! ma déesse, que je suis heureux de vous avoir près de moi. *

Il prend les mains de Tata-Lili qui s'est assise sur un pouff devant la table.

TATA-LILI, à part.

Et l'autre qui n'est pas là! (Le voyant entrer.) Le voilà (Elle abandonne ses mains au nabab.) Seigneur.. je vous en prie... Boulboun qui est entré avec le plateau, pose la bouteille de Xérès sur la console à droite.

LE NABAB, lui embrassant les mains avec transport.

Oh! les jolies petites menottes!..

BOULBOUM, à part.

Ils en sont déjà aux menottes.. (Haut avec force.) Champagne à maître...

Il pose le plateau sur la table, il n'y a plus dessus que la bouteille de Champagne.

LE NABAB, contrarié.

C'est bien!... Verse-nous.. (A Tata-Lili.) Aimez-vous le champagne?

TATA-LILI.

Oh! je l'adore!... il me grise!. il m'enivre... un seul verre suffit pour me donner une gaieté... et alors..

LE NABAB, lui embrassant les mains.

Tant mieux!... tant mieux!...

BOULBOUM, présentant deux coupes qu'il a remplies.
Champagne à maître..

LE NABAB, trinquant avec Tata-Lili.

A nos amours!

TATA-LILI.

A nos amours!

* Le nabab, Tata-Lili, Boulboun.

LE NABAB, qui a porté la coupe à ses lèvres.

Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ?..

TATA-LILI.

Singulier champagne !

LE NABAB, qui a goûté de nouveau, vivement.

Ne buvez pas.. (Bas à Boulboul.) Mais c'est mon eau de goudron que tu m'as donnée là... .

BOULBOUM.

Champagne à maître!.. ah ! eau de goudron... Esclave s'est trompé...

LE NABAB, lui rendant les coupes.

Donnez-nous du Xérès. (Boulboul va prendre la bouteille de Xérès sur la console, et remplit les deux autres verres qui sont sur le plateau. Donnant les deux verres pleins.) Ernest s'est trompé.. Il n'est pas encore au courant de ma cave.

BOULBOUM, offrant deux nouveaux verres. *

Xérès.. bon Xérès à maître!..

LE NABAB.

A la bonne heure!.. (Buvant et s'arrêtant tout à coup.) Mais c'est mon eau de Pulna !

BOULBOUM.

Docteur Majumbo qu'a ordonné.... pour vos infirmités.. vous qu'a beaucoup d'infirmités.

LE NABAB, furieux, il le chasse.

Brute!.. animal!.. ** (A Tata-Lili.) N'en croyez pas un mot... j'ai vingt ans....

TATA-LILI, rient ; elle a passé et s'assied sur la chaise.

Vraiment? (Avec coquetterie.) Calmez-vous!.. Revenez vous asseoir là... près de moi..

* Le nabab, Boulboul Tata-Lili.

** Tata-Lili, Le nabab, Boulboul.

LE NABAB, sur le pouff.

Non pas à vos côtés.. à vos pieds... (Il s'assied sur un coussin devant Tata-Lili. Boulbourn, en s'agitant, renverse une statuette.) Maladroit!.. Ma Vénus aux sangsues! Un marbre grec de Balandard.

BOULBOURN, ramassant un mercean et le lui rapportant.

Sangsue pas cassée....

LE NABAB.

Va-t'en, va-t'en, te dis-je!

BOULBOURN, reculant à part.

Oh! si j'osais l'émietter... comme sa Vénus!

Il fait des gestes pour tâcher de se faire reconnaître de Tata-Lili.

TATA-LILI, à part.

Oui... va... démène-toi!.... (Jouant avec les boucles du nabab.) Ah! la belle chevelure! (A part.) Oh! quelle odeur! (Haut.) Vos cheveux embaument!..

BOULBOURN, à part, très-étonné.

Hein!..

TATA-LILI.

Oh! quel délicieux parfum! (Éloignant la tête du nabab.) C'es enivrant!

BOULBOURN, à part.

Comment, elle aime l'ail à présent!

LE NABAB, avec amour.

Tata-Lili!

TATA-LILI.

Prince, dites-moi votre petit nom...

LE NABAB.

Ramakawar..

BOULBOURN, à part.

Un nom de perroquet..

TATA-LILI.

Quel joli nom! (Prend la tête du nabab dans ses deux mains.) Mon Ramakawar....

BOULBOUM, à part.

As-tu déjeuné, Jacquot ?

TATA-LILI.

Mon Ramakawar... Ecoute..

Tendrement et passout les mains dans les cheveux du nabab.

ROMANCE

I

Laisse-moi contempler, ô prince,
 Ta chevelure aux noirs anneaux,
 Tes dents blanches, ta taille mince,
 Flexible comme les roseaux.
 Pour moi, vois-tu, prince, à cette heure,
 C'est fruit nouveau qu'un tel trésor ;
 Près de l'animal que je pleure
 Je n'en connaissais rien encor. (*bis.*)

Après le couplet, le nabab passe à droite en disant : Elle est à moi.*

II

O mon prince, ô mon roi, mon maître,
 Mon cœur a des trésors d'amour ;
 De cette ardeur qui me pénètre
 Je veux t'embraser à mon tour.
 A tes pieds il faut que je meure ;
 Oui, mon âme a des ailes d'or,
 Jamais l'animal que je pleure
 N'avait su les ouvrir encor.

LE NABAB.

J'ai son amour... à l'orientale.

Il laisse tomber son mouchoir et va s'asseoir sur le divan.

TATA-LILI, à part.

Bigre ! le mouchoir !

BOULBOUM, à part.

Ah ! mais !.. ah ! mais !..

* Le nabab, Tata-Lili, Boulboun.

LE NABAB, assis sur le divan.

Venez, ô ma belle Française ! Venez.

TATA-LILI.

O seigneur !

BOULBOUM.

C'est qu'elle y va !... elle y va !*

LE NABAB.

Ernest... relève un peu cette tenture qui la dérobe à mes yeux.

BOULBOUM, hors de lui.

La relever !.. attends !.. gredin !..

Éperdu, il tire un couteau de sa poche et coupe la corde qui soutient le dais. Le baldaquin tombe sur le nabab, dont la tête traverse le fond et qui reste enseveli sous la tenture.

Le Nabab qui est parvenu à sortir de dessous les tentures, poursuit Boulbourn, et sort les vêtements en désordre et criant.

LE NABAB.

Cent coups de bâton ! A l'assassin !

SCÈNE VIII

TATA-LILI, BOULBOUM. **

TATA-LILI, riant.

Ah ! ah ! (A Boulbourn.) Maladroit... qu'as-tu fait ?

BOULBOUM furieux, voix naturelle.

Ne riez pas, madame, c'est une infamie !

TATA-LILI, feignant la surprise.

Comment ! toi.... mon mari !

BOULBOUM.

Eh bien !.. oui... c'est moi !

* Le nabab, Boulbourn, Tata-Lili.

** Tata-Lili, Boulbourn.

TATA-LILI.

Tu n'as donc pas été dévoré ?

BOULBOUM.

Probablement !

TATA-LILI.

Mais alors... tu seras pendu...

BOULBOUM.

Probablement... ça m'est égal... J'aime mieux être pendu que... de voir ce que j'ai failli voir...

TATA-LILI, en passant à droite *.

Ah ! tu en verras bien d'autres !..

BOULBOUM.

Hein ? Avez-vous assez toute honte bue ?

TATA-LILI.

Comment ?

BOULBOUM.

Je dis : avez-vous assez toute honte bue ? ah ! vous ne devez plus avoir soif ?

TATA-LILI.

Elle est jolie, celle-là... c'est lui qui se plaint, Dieu me pardonne !..

BOULBOUM.

Et pendant que vous buvez votre honte... moi, je bois mes larmes !.. C'est encore une drôle de façon de trinquer que nous avons là !..

TATA-LILI.

Et pourquoi as-tu voulu m'envoyer... à Siva, joli voyage, dis ? monstre !

BOULBOUM, interdit.

Moi ?.. c'est-à-dire que... j'ai voulu... sans vouloir.

TATA-LILI.

Sans vouloir !.. Merci bien ! — si je ne m'étais pas mise

* Boulbourn, Tata-Lili.

en travers !.. Mais pourquoi ?.. que t'avais-je fait ? — Mais réponds donc ?

BOULBOUM, effrayé, levant le coude.

Heingh !

TATA-LILI.

Voyons... dis quelque chose...

BOULBOUM.

Eh bien ! cent quatre-vingt-trois gifles... en soixante et un jours ! Est-ce que c'était une existence ?

TATA-LILI.

Si tu étais las de l'existence... ce n'était pas une raison pour... m'en débarrasser... je ne m'en plaignais pas, moi...

BOULBOUM.

Ça, c'est vrai... je n'y avais pas pensé... mais, aussi, pourquoi, toi qui étais si gentille... si douce, dans les premiers temps...

TATA-LILI.

Ah ! pourquoi ?.. à qui la faute ?

BOULBOUM.

Oui, à qui la faute ?

TATA-LILI.

Je vais te le dire, moi !.. Te rappelles-tu ta dernière conversation avec Moulinet... le soir où tu lui annonças notre mariage...

BOULBOUM.

Avec Moulinet ?

TATA-LILI.

Oui, Moulinet... Tu me croyais sortie... mais j'écoutais derrière le rideau vert... Tu lui dis : « J'épouse Nounouche... » Que te dit Moulinet ?

BOULBOUM.

Moulinet... Moulinet me dit... Je n'en sais rien...

TATA-LILI.

Moulinet te dit : Tu as tort... tu es un imbécile.

BOULBOUM.

Il me dit ça, Moulinet ?

TATA-LILI.

Oui, il te dit ça... il te connaissait... et il ajouta : « Tu es trop bête pour te marier... ta femme te conduira par le bout du nez... » Et alors, souviens-toi... Que répondis-tu à Moulinet ?

BOULBOUM.

Bédame... Je ne sais pas...

TATA-LILI.

Tu lui répondis... qu'on ne te connaissait pas... que tu n'étais pas aussi bon garçon qu'on le croyait avec les femmes... qu'une fois marié, tu saurais bien me faire marcher droit... qu'au besoin même, tu emploierais certains moyens... orthopédiques.

BOULBOUM.

Hein ?..

TATA-LILI.

Oh ! j'ai encore le mot dans l'oreille... et le geste devant les yeux.

BOULBOUM.

C'est pourtant vrai... mais c'était de la crânerie.. de la pure crânerie.. Je suis bien capable de recevoir une gifle... mais la donner...

TATA-LILI.

Qu'est-ce que j'en savais ?... Ça pouvait être vrai... et je résolus de prendre l'avance.. Dès le lendemain, je m'emportai... je criai.. je commençai mon petit travail.. (Elle lève la main et Boulboun lève vivement le coude.) et si je l'ai continué... c'était simplement pour te tenir en respect.. (Avec émotion..) Sans cela, j'aurais toujours été ton Anita, ta Nou-nouche des premiers jours..

BOULBOUM, très-ému.

Bien vrai ?

TATA-LILI, pleurant.

Est-ce que je ne t'ai pas toujours aimé ?

BOULBOUM, pleurant.

Et moi donc, Nounouche !.

TATA-LILI.

Boulot!..

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent à plusieurs reprises.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE NABAB, entrant du fond, escorté de gens armés de gourdis, il entre également des domestiques par toutes les portes.

LE NABAB, stupéfait. *

Tata-Lili dans les bras d'Ernest !. Cent coups de bâton...
Allez !

Les gens s'avancent pour saisir Boulboun.

TATA-LILI, passant à Boulboun. **

Arrêtez !.. C'est mon mari ! Touchez pas !

BOULBOUM.

C'est son mari, touchez pas !

LE NABAB.

Boulboun !.. Ah ! justice de Brahma !.. ce n'est pas bâtonné que tu seras.. c'est pendu !

BOULBOUM.

Pendu !.. Ça y est, ma pauvre Anita, ma Nounouche, je ne pouvais pas en réchapper, vois-tu ?

Cris au dehors.

TATA-LILI.

Quels sont ces cris ?

* Boulboun, le nabab, Tata-Lili.

** Boulboun, Tata-Lili, le Nabab.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE MAHARADJAH, ZIZIBAR, COCORILLA, DJELMI, ZOLOÉ, NINIK. Les Bayadères et la foule, le Maharadjah, et la foule viennent de la porte, par coupé à droite, les autres personnages viennent du fond. *

TOUS.

Vive le mararadjah !

LE MAHARADJAH.

Silence !.. Père des Indous.. Indou moi-même, j'ai la satisfaction de vous annoncer que le gouvernement du Malabar, dans la séance de ce jour, a déclaré la coutume du bûcher abolie.. ou du moins facultative à l'avenir pour les femmes qui y tiendraient trop..

TOUS.

Vive le maharadjah !

LE MAHARADJAH.

Silence !... Il a déclaré, en outre, que l'adjudication de Tata-Lili, faite hier aux enchères, était nulle et de nul effet.

TOUS.

Bravo !

LE NABAB.

Alors, je redemande mes cent mille roupies !

LE MAHARADJAH.

Impossible ! c'est acquis au trésor.

LE NABAB.

Comment ?

LE MAHARADJAH.

La loi n'a pas d'effet rétroactif pour l'argent versé.... ça bouleverserait toutes les écritures..

* Zoloé, Ninika, Djelmi, Zizibar, Cocorilla, Boulboun, Tata-Lili, le nabab, le maharadjah, Ikita, Tamaris, Nisika, Iroé, Linda, Bengali, Zizibar, Mirra.

BOULBOUM.

Enfoncé le nabab !.

COCORILLA à Zizibar.

Quant à vous, vous pouvez commander le repas de noces..

ZIZIBAR.

Vraiment ?.

COCORILLA.

Sans doute... maintenant que le bûcher est aboli, je suis tranquille.

TATA-LILI, à Boulbourn.

C'est égal... Si tu m'en crois, nous retournerons à Paris..

LE NABAB.

Dans trois mois je serai au Grand Hôtel..

BOULBOUM.

C'est dit ! J'emballer mon bazar.

TATA-LILI.

Et ce soir, en route !

COUPLET FINAL

ENSEMBLE.

Quel heureux dénouement !

Quel ménage prospère

Là-bas nous allons faire !

Quel avenir charmant !

BOULBOUM.

Nous allons retourner en France !

On n'est bien, vraiment, qu'à Paris !

ANITA.

Laissez-moi, messieurs, l'espérance,

D'y retrouver quelques amis.

BOULBOUM.

Vite à notre clientèle,

Donnons l'adresse nouvelle.

De notre bazar,

Sur le boulevard !

ANITA.

Et choisissons pour enseigne,
Quelque chose qui nous peigne...

Un titre gaillard...
Ou bien goguenard.

BOULBOUM.

« A la veuve du Malabar ! »

ANITA

Venez, venez tous au bazar
« De la veuve du Malabar. »

ENSEMBLE.

Quel heureux dénouement.
Etc.

45832

FIN